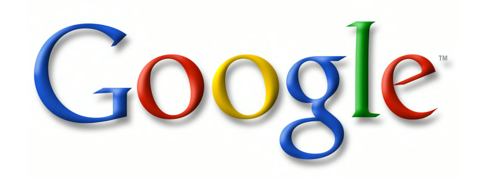
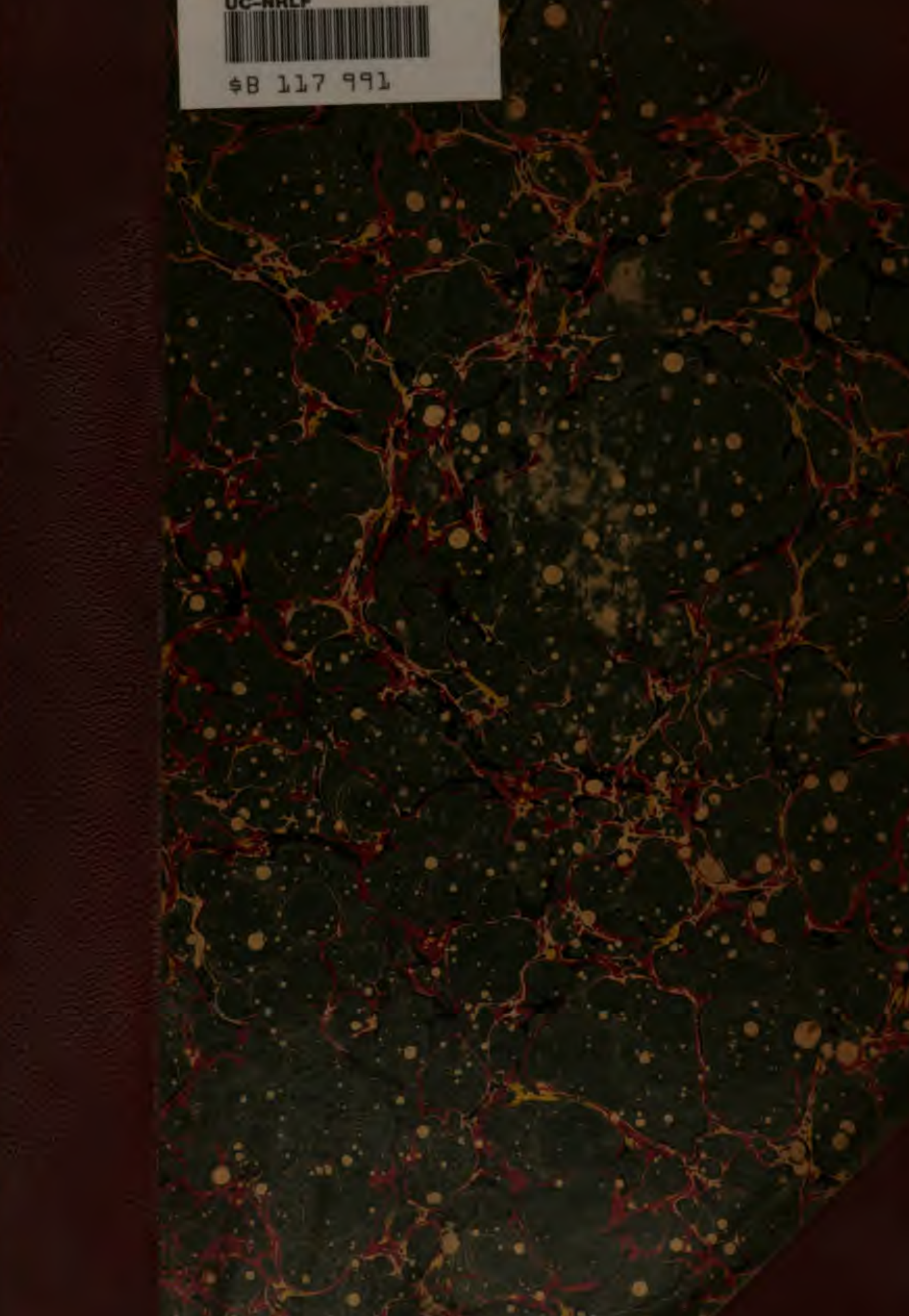
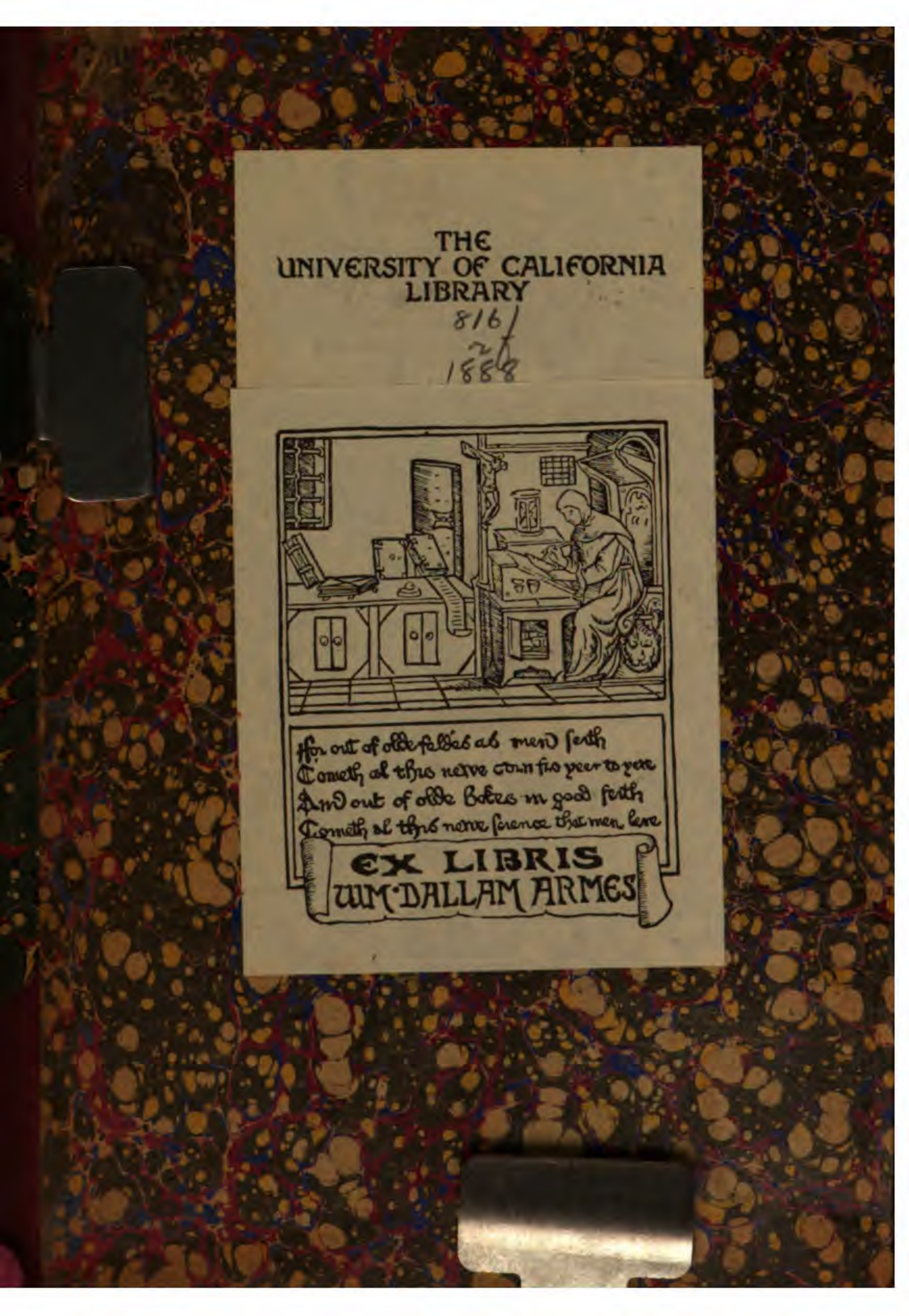
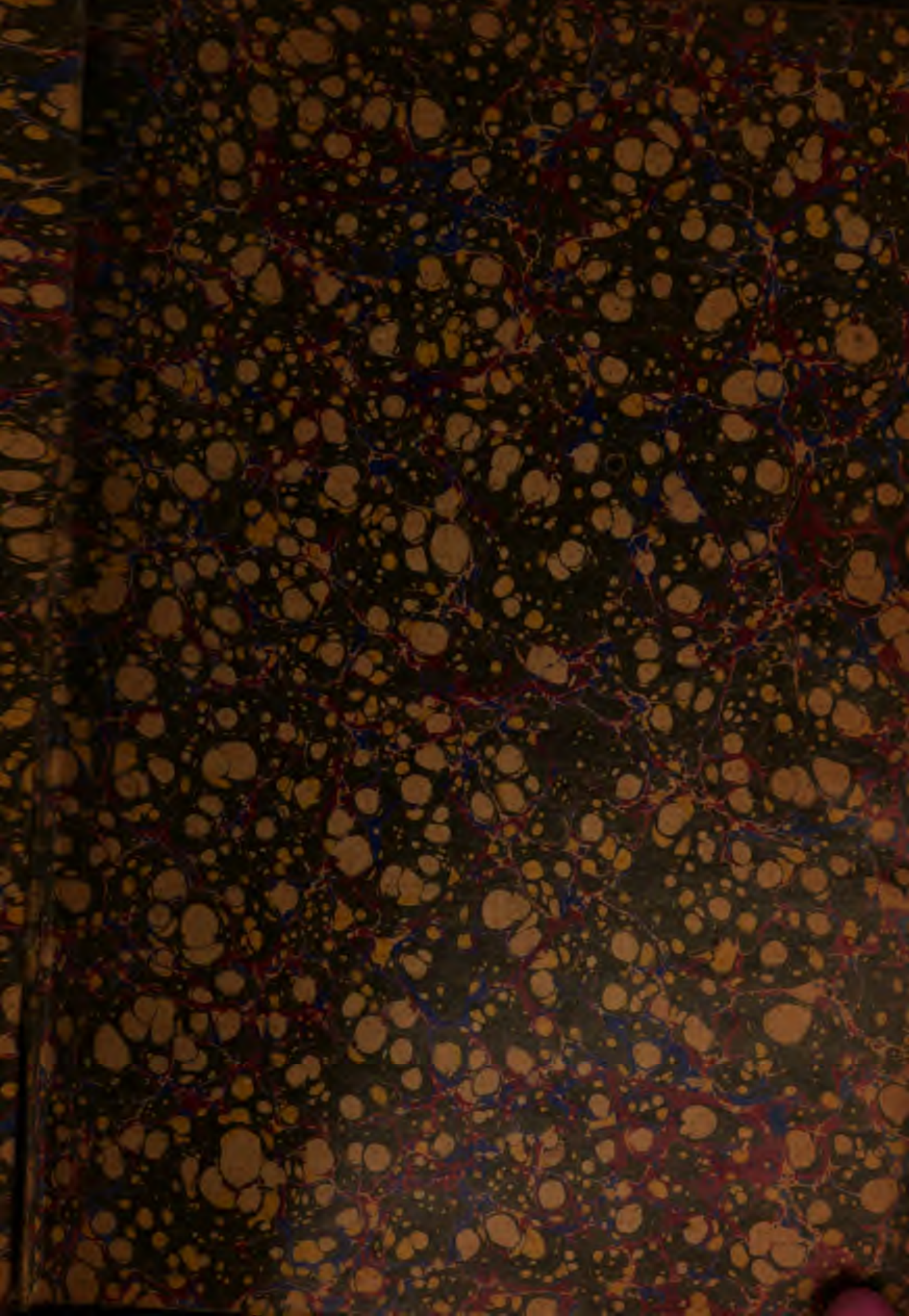






For out of olde feldes as men seith
Cometh al this newe corn fro yeer to yere
And out of olde bokes in good feith
Cometh al this newe science that men lere
EX LIBRIS
WM·DALLAM ARMES



COLLECTION E. GUILLAUME ET Cie

ALPHONSE DAUDET

Robert Helmont



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 3, PLACE VALOIS

1888


California Book Club
No. 523
Date Jan 20

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

100 exemplaires sur Japon, numérotés


Robert Helmont

COLLECTION E. GUILLAUME ET Cie

ALPHONSE DAUDET

Robert Helmont

JOURNAL D'UN SOLITAIRE

—x—

Dessins et aquarelles
DE
PICARD ET MONTÉGUT
Gravure de GUILLAUME FRÈRES



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 3, PLACE VALOIS
—
1888

Robert Helmont





PRÉFACE

Un jour, à la campagne, luttant avec un ami dans une de ces jolies îles vertes qui s'espacent en bouquets sur la Seine entre Champrosay et Soisy, je glissai sur l'herbe grasse et je me cassai la jambe. Mon goût malheureux pour la vie physique et les exercices violents m'a joué tant de méchants tours que j'eusse oublié celui-là comme les autres, sans sa date précise et très significative : 14 juillet 1870!... Et je me vois, à la fin de cette cruelle journée, couché sur le divan de l'ancien atelier

d'Eugène Delacroix, dont nous habitions alors la petite maison, à la lisière des bois de Sénart. Ma jambe allongée, je ne souffrais pas trop, déjà dans la vague agitation d'une fièvre commençante qui doublait pour moi la chaleur orageuse de l'atmosphère et enveloppait les objets et les êtres présents comme des lambeaux d'une gaze frissonnante. On chantait les chœurs d'*Orphée* au piano, personne, pas même moi, ne soupçonnant la gravité de mon état. Par la baie de l'atelier large ouverte, entraient des haleines de jasmins et de roses, des rondes de papillons de nuit, et de courts battements d'éclairs, montrant par-dessus le mur bas du jardin les vignes en pente, la Seine, le coteau vis-à-vis. Tout à coup la sonnette résonna dans ce calme. Les journaux du soir reçus et dépliés : « Nous avons la guerre, » firent des voix émues, colères ou enthousiastes.

A partir de ce moment, il ne me reste que le souvenir fiévreux d'un abattement de six semaines, six semaines de lit, d'éclisses, de gouttière, d'appareil en plâtre où ma jambe semblait enfermée avec des milliers d'insectes dévorants. Dans cet été lourd, exceptionnellement brûlé et orageux, cette

immobilité pleine d'agitation était atroce et d'une inquiétude accrue par les désastres publics dont les journaux croulant sur mon lit entretenaient mon inaction et mes insomnies. La nuit, le roulement des trains sur l'horizon me troublait comme la marche de bataillons interminables. Le jour, les visages tristes et défaits, des bouts de conversation sur la route ou chez le voisin entendus par ma fenêtre ouverte : « Les Prussiens sont à Châlons, mère Jean », et les voitures de déménagement, soulevant à toute heure la poussière du calme petit pays, me donnaient l'écho humain et sinistre de ma lecture des « nouvelles de la guerre ». Bientôt, dans Champrosay, il n'y eut plus que nous de Parisiens, seuls parmi les paysans entêtés à la terre, se refusant encore à l'idée de l'invasion; et sitôt que je pus me lever, être transporté, le départ fut tout de suite arrêté.

Inoubliable, cette première sortie dans notre petit jardin de curé, tout odorant de pêches mûres et de roses finissantes. Autour de moi, pauvre impotent assis sur un barreau d'échelle contre les espaliers, on se hâtait au départ, on chargeait les voitures, on cueillait les fruits et les fleurs avec

une préoccupation inconsciente de ne rien laisser à l'ennemi; et l'enfant, les bras pleins de jouets, ramassait encore une petite pelle oubliée dans le gazon.

Moi, j'aspirais l'air avec délices; et dans l'attendrissement de ma faiblesse et de mon retour à la vie, je regardais la maison grise, le jasmin de Virginie croulant de fleurs rouges autour de la baie vitrée de l'atelier. Je songeais aux belles heures tranquilles et douces vécues là depuis trois ans, aux rires fous, aux discussions d'esthétique bien à leur place dans cet étroit logis où restaient les souvenirs d'un grand artiste. La reverrait-on jamais cette allée au midi tant de fois parcourue à petits pas discourants, ce perron où l'on s'asseyait, les beaux soirs de juin, à la clarté d'un genêt d'Espagne fleuri, tout en boule, comme un énorme lustre qui s'allumait au jour tombant, augmentant l'intensité de sa couleur d'or à mesure que la lumière diminuait!

L'omnibus de famille rempli et chargé, tous les êtres chers serrés les uns aux autres, et les jouets de l'enfant à côté de la cage de la perruche qu'effarouchaient les oreilles pointues d'une levrette

favorite, nous partimes, traversant d'abord le petit village aux villas closes et silencieuses. Les paysans tenaient bon encore, ébranlés par ces départs qu'ils regardaient du pas des portes avec des larmes au bord des yeux, une certaine inquiétude dans l'impassibilité cupide de leurs visages. Quelle rentrée à Paris par la grande route encombrée de gens et de bêtes, les troupeaux filant entre les roues, les voitures de maraîchers mêlant leurs verdures aux meubles entassés des déménagements ! Au remblai du chemin de fer que nous suivions en contre-bas, des wagons, encore des wagons, sans fin déroulés dans des haltes coupées de sifflets qui s'appelaient, se répondaient au lointain de la voie. Enfin l'octroi, où s'entassaient troupeaux et gens et véhicules attardés aux portes trop étroites, et — spectacle nouveau pour moi — des gardes nationaux mêlés à la douane, une milice parisienne, zélée, bonne enfant, dont les baïonnettes luisaient parmi la foule et dans l'air sur les talus des fortifications, exhaussés, hérissés de gabions, de caronades.

Quelques jours plus tard, je faisais encore une fois le voyage de Champrosay ; mais la route n'é-

tait plus la même. L'approche de l'ennemi, tant annoncée, enfin imminente, se sentait au désert de la banlieue, au sérieux de nos grand'gardes. Il fallait des formalités interminables pour passer. Mêlées aux paysans retardataires, des figures de rôdeurs, d'espions vagues faisaient déjà songer au sinistre dépouillement des champs de bataille; et la solitude, l'angoisse d'attente des pays que je traversai, Villeneuve-Saint-Georges, Draveil, abandonnés et muets, donnaient un mystère aux tournants du chemin où l'on s'attendait à trouver une silhouette de uhlan en avant-garde et guetteur. Champrosay, son unique rue bordée de villas, s'agrandissait d'un silence de mort: « Vasta silentio », a dit Tacite. Derrière leurs grilles, les parcs entrevus, la perspective enfoncée des charmilles, les corbeilles fleuries dans un jour lumineux de septembre, de ci de là des chaises de jardin en rond sur une terrasse, oubliées comme la causerie évaporée dans l'air, des outils de jardinage adossés à la palissade, marquaient la villégiature tout à coup arrêtée, une précipitation de fuite, la surprise en pleine vie d'une petite Pompéi fixée dans sa dernière heure. Et la nature,

toujours pareille, subissait pourtant un changement; la rupture du pont de Ris qu'on avait fait sauter et qui, trempant dans l'eau ses câbles lâches, transformait le paysage, isolait de chaque côté de la rivière les deux petits pays que relient à toute heure les allées et venues devant le guichet du péage. De tout cela se dégageait l'angoisse d'une grande catastrophe, plus saisissante dans le magnifique soleil de cette saison exceptionnelle.

Au moment où je refermais derrière moi la porte de notre logis définitivement abandonné, d'une maison voisine sortit un vieux paysan, le père Casaquet. Quand tous les autres avaient pris peur et lâché pied, lui seul s'entêtait à ne pas rentrer à Paris, où ses enfants venaient de s'installer tant bien que mal. « J'sis ben trop vieux! » répétait-il; et puis il avait des pommes de terre, un peu de vin, quelques poules, sans compter le porc grognant sous le toit. Je lui proposai de l'emmener rejoindre son monde. Mais il s'entêtait à son idée : « J'sis ben trop vieux... »

Le souvenir de ce vieux Robinson, dernière figure vivante aperçue à Champrosay, me revint souvent pendant le froid horrible et la famine

du siège. Qu'était-il devenu? Et le village entier que je me figurais flambant, grillé, notre maison, les livres, le piano, tout, souillé, cassé, dévasté par l'invasion, comme cette campagne suburbaine, Nogent, Champigny, Petit-Bry, la Courneuve, dont je parcourais tous les jours les tristes ruines, villas aux escaliers effondrés, aux persiennes pendantes?...

Eh bien! non. Lorsque, après la guerre et vers les derniers jours de la Commune, Paris devenant intenable, nous vînmes nous réfugier à Champrosay, j'eus la surprise de retrouver les choses presque en leur état de calme, à part quelques châteaux visités par la maraude, les boiseries écorniflées, tous les carreaux cassés dans une rage de facile destruction. L'armée allemande avait passé là, jamais séjourné. Derrière son bouquet d'acacias, la maison de Delacroix s'était trouvée encore mieux abritée que les autres, et j'y respirai bien, dans le jardin s'éveillant au printemps, la double délivrance du siège et de l'hiver. J'allais le long des plates-bandes, quand la tête du vieux Casaquet m'apparut au-dessus du mur mitoyen et me sourit de ses mille rides crevassées. Sur lui

aussi l'invasion avait glissé sans le moindre dégât. « J'ons pas trop souffert... » disait-il en cli-



gnant de l'œil, debout sur une échelle, les deux coudes appuyés au treillage, et il me racontait com-

ment il avait supporté ce temps d'exil et de solitude. Vrai temps de bombance. Pas de gardes dans la forêt ; il coupait tout à son aise le bois, cette richesse tant convoitée du paysan, il panneautait chevreuils et faisans, en compagnie de quelques braconniers réfugiés à l'Ermitage ; et quand un Prussien isolé, estafette ou maraudeur, traînait du côté des carrières, on lui faisait son affaire sans bruit et vivement. Il avait vécu quatre mois sans autres nouvelles de Paris que la canonnade lointaine et de temps en temps un ballon gonflé sous le ciel noir.

C'était extraordinaire, cette existence de fourmi au ras de terre au milieu du bouleversement d'un monde. J'en restai d'autant plus frappé qu'avec ma jambe blessée j'aurais pu vivre là moi aussi comme le vieux paysan, réduit aux mêmes ressources de primitive existence ; et cet envers de la guerre me tenta comme un cadre excellent à un mélancolique paysage d'invasion. Dès le soir même, je pris les notes de *Robert Helmont, journal d'un solitaire*, dans le grand atelier, pendant que défilaient sous mes fenêtres les patrouilles de cavalerie allemande campées encore au bout du

pays et que le cliquetis des sabres, les gourmettes secouées, les rauques voix saxonnes dures au commandement, se mêlaient au canon qui tonnait. Tout cela faisait bien partie de « mon journal ». Mes impressions s'accrurent, le lendemain, des tristesses de l'occupation militaire, les routes toutes noires de troupes, les haltes, les bivouacs au revers des fossés. Pour échapper à cette humiliation de vaincu, je me jetais dans les bois, délicieux par ce mois d'avril : une cendre verte aux branches, l'herbe semée de jacinthes fleuries, et des roulades d'oiseaux, des trilles de rossignols, coupés par le lointain déchirement des mitrailleuses. Quelquefois, au détour d'une allée tranquille, je voyais s'avancer sous les branches quelque sentimental colonel saxon parcourant au pas de son cheval de guerre les sentiers chers aux rendez-vous de Louis XV et de madame de Pompadour. Alors je m'enfonçais au plus profond des taillis, car ces rencontres me causaient une révolte nerveuse que je ne saurais expliquer. C'est ainsi que je vivais le journal de Robert Helmont en même temps que je l'écrivais.

Publié au *Musée universel*, ce petit livre parut

chez Dentu en 1873, sans aucun succès. Pas de roman, d'intérêt ramené et soutenu; seulement des paysages, la mélancolie de nos palais d'été envahis. Dans la nouvelle édition Dentu-Charpentier de mes œuvres complètes, *Robert Helmont* se trouve à la fin du second volume de *Jack;* et il est là bien à sa place, décrivant ces mêmes bois de Sénart, l'Ermitage, la porte Pacôme, où j'ai connu le héros du roman de *Jack*, et faisant revivre quelques-uns des mêmes personnages.





A l'Ermitage, ce 3 septembre.

Il y a eu hier six semaines que je me suis cassé la jambe. C'était juste le jour de la déclaration de la guerre. Pendant que M. de Grammont soulevait au Sénat tant de bruit et d'enthousiasme, moi, en revenant de la pêche à l'épervier, je trébuchais au bord de la Seine contre un poteau caché par l'herbe, et j'étais rapporté à mon ermitage de la forêt de Sénart dans un chariot de bûcheron...

Ce matin, je suis sorti pour la première fois, après cinquante jours de fièvre, de souffrances

encore accrues par les nouvelles de la guerre. J'ai eu des cauchemars faits des batailles lointaines; et les sinistres dépêches de Forbach, de Reichshoffen restent pour moi confondues avec mes douleurs de blessé, la chaleur du bandage en plâtre, cette immobilité dans l'agitation qui est le plus cruel des supplices. Enfin, c'est fini! Après n'avoir si longtemps regardé que la cime des arbres et ces grandes nappes de ciel bleu où ne passent que des ailes, je me suis senti tout heureux de poser mes pieds à terre et de descendre mon escalier en hésitant. Mais quelle faiblesse! La tête me tournait. Ma jambe, tant de jours immobile, avait oublié l'équilibre, le mouvement. Il me semblait qu'elle ne faisait plus partie de moi-même, que je n'étais plus maître de la diriger. Pourtant, à petits pas, avec cette méfiance extrême qui double l'infirmité, j'ai pu aller jusqu'à la basse-cour et pousser sa petite porte à claire-voie, enfouie sous les hautes herbes. Cela m'a fait plaisir d'entrer là! En mon absence, la femme du garde, mon voisin, a bien soigné tout ce petit monde, qui me regarde avec des yeux étonnés, brillants et familiers. Les lapins, les uns

sur les autres, sont venus au bord de leur cage, les oreilles dressées et remuantes. Les poules ont continué dans l'herbe leurs éternels coups de bec, secs comme de petites pioches. Plus démonstratif, le coq a ouvert ses ailes toutes grandes avec un cocorico retentissant.

Ensuite je suis venu m'asseoir sur le vieux banc de pierre, verdi, usé, qui, avec la muraille pleine de brèches et deux ou trois pommiers rongés de mousse, date du temps où ma maison, les clos qui l'entourent, faisaient partie d'un ancien couvent bâti au milieu de la forêt... Jamais mon jardin ne m'avait paru si beau. Les espaliers, un peu défeuillés, étaient lourds de pêches mûres et de grappes dorées. Les groseilliers s'étalaient en touffes claires, semées de quelques points rouges, et dans ce soleil d'automne qui fait mûrir toutes les baies, éclater les gousses, tomber les graines, les moineaux se poursuivaient avec des vols inégaux, des cris jeunes, où l'on reconnaissait bien, à travers la bande, la recrue des nouvelles couvées. De temps en temps, le vol lourd d'un faisan passait par-dessus le mur en ruine et s'abattait sur un champ de sarrasin. En haut d'un gros

arbre, un écureuil jouait, cassait des noix. La chaleur douce, où tout se meut si tranquillement,



donnait à ce petit coin rustique un calme extraordinaire. J'avais oublié les Prussiens, l'invasion... Tout à coup, le garde et sa femme sont entrés.



— Lisez ça, monsieur Robert.... m'a dit le bonhomme.

C'était si étonnant de voir le père Guillard à l'Ermitage dans la journée, lui, l'éternel coureur du bois! J'ai compris qu'il y avait du nouveau.

— Lisez ça, monsieur Robert... m'a dit le bonhomme.

Et tirant de sa grosse veste de velours un numéro du *National*, froissé, gauchement plié par des mains peu habituées à manier des journaux, il me l'a tendu d'un air consterné. A la première page, un cadre noir et ces mots sinistres: « *L'armée française a capitulé.* » Je n'en ai pas lu davantage...

... Ébloui, les yeux fermés, j'ai revu pendant cinq minutes cette petite ligne entourée de bluettes, de rayonnements, comme si je venais de la lire sur un mur blanc plein de soleil. Ainsi donc, plus d'espoir. La dernière digue est rompue. C'est l'invasion, la grande... Le garde croit que, dans huit jours, les Prussiens seront chez nous.

— Ah! mon pauvre monsieur, il faut voir cette débâcle sur les routes. D'ici Paris, c'est un encombrement de troupeaux, de voitures. Tout le monde fuit, déménage. A Champrosay, il ne reste

plus personne. Il n'y a que le fermier Goudeloup qui n'ait pas voulu s'en aller. Il a renvoyé sa femme, ses enfants, chargé ses deux fusils, et il attend.



— Et vous, père Guillard, qu'est-ce que vous comptez faire?

— Moi, monsieur, je ferai comme Goudeloup. Nos chefs ont oublié de nous donner des ordres. J'en profiterai pour rester à mon poste, et garder

ma forêt jusqu'au dernier moment. Quand les Prussiens arriveront, nous nous barricaderons dans l'Ermitage; car je pense bien que vous n'allez pas vous en aller, vous, avec votre jambe



malade. Et puis si on nous attaque, eh bien, nous nous défendrons. Vous, vous tirerez par les croisées; moi, je garderai la porte Pacôme, et la mère Guillard chargera les fusils... Pas vrai, la mère?...

Brave homme! J'avais chaud au cœur, en l'entendant parler. Malgré ses soixante ans, l'Indien, comme on l'appelle dans le pays, fait encore un beau soldat, avec sa haute taille, ses larges épaules, ses yeux brillants pleins de ruse et de vie. Je pensais, en le regardant, qu'il y aurait eu vraiment de quoi s'occuper en compagnie d'un gars pareil. On aurait pu s'embusquer à la lisière de cette forêt qu'il connaît si bien, démolir quelques Prussiens au passage. Mais alors le sentiment de ma faiblesse, de mon inutilité, m'est revenu subitement, et m'a navré.

Quand le garde et sa femme m'ont eu quitté, je suis resté tout seul, assis sur mon banc, à réfléchir. Étrange détresse que la mienne! Sentir en soi ce besoin d'agitation, de dépense vitale, que donne l'approche du danger, et ne pas pouvoir faire seulement dix pas dans ce petit jardin. Combien de temps resterai-je ainsi? Le médecin dit que j'en ai encore au moins pour deux mois. Deux mois! Ah! misère... Le vent fraîchissait, ma jambe me faisait mal. Je suis rentré, et j'ai dîné tristement. Après dîner, le garde est venu, — comme tous les soirs depuis mon accident, — fumer sa

pipe avec moi. Il est plus que jamais décidé à rester à l'Ermitage. Pendant qu'il me faisait tout haut ses plans, ses projets de défense, j'entendais de loin, par la fenêtre ouverte, les bruits ordinaires du crépuscule, des roues criant aux ornières, des trains en marche, des bruissements de feuilles aux fourrés du bois; et par moments, une autre rumeur faite de toutes celles-là, confondues et augmentées, me semblait monter du sol, suivre le cours de la rivière, les petites collines de l'horizon, grandissant, grandissant toujours. C'était comme le pas multiple d'une armée en route, qui se hâte au jour tombant, cherchant l'étape, pendant que le premier rayon de lune allume les canons des fusils et la pointe dorée des casques...

Soudain une détonation sourde, au ras de terre, nous a fait tressaillir. La mère Guillard, qui enlevait mon petit couvert, a senti trembler dans ses mains la pile d'assiettes qu'elle emportait.

— C'est le pont de Corbeil qui saute!... a dit le garde.

Et ce gentil pays, où je suis allé tant de fois déjeuner les jours de chasse, m'a semblé reculé de vingt lieues... Nous nous sommes regardés un

moment, tous les trois, sans parler. A la fin, le père Guillard s'est levé; il a pris son fusil, sa lanterne, et tout bas, les dents serrées :

— Je vais fermer la porte Pacôme, m'a-t-il dit avec un geste héroïque.

Fermer la porte Pacôme! cela n'a l'air de rien; pourtant, je crois que le bonhomme aura du mal. Depuis près de cent ans que la vieille porte du cloitre est entr'ouverte, la forêt en a profité pour se glisser dans l'entre-bâillement, et faire grimper ses ronces indiscrètes à toutes les fentes des ais désunis... Si nous avons un siège à subir, je ne compte pas beaucoup sur cette porte-là!...





5 septembre.

... J'avais cherché cela longtemps, un coin solitaire, pas trop loin de Paris, et où cependant le Parisien ne vienne pas trop souvent. Un jour, en traversant la forêt de Sénart, j'ai découvert l'Ermitage, et, depuis dix ans, j'y passe tous mes étés. C'est un ancien couvent de Cordeliers, brûlé en 93. Les quatre grands murs sont restés debout, rouillés, avec, de place en place, des éboulements qui font dans la verdure des amas de

pierres rouges, vite recouverts par une végétation riche, envahissante; des coquelicots, des avoines,



des plantes raides, aux feuilles régulières et pointues, s'écartant entre les pierres comme des appliques de métal. Un portail s'ouvre sur la route;

l'autre, la fameuse porte Pacôme, donne sur des fourrés du bois, des petits sentiers à peine tracés,



pleins de baume, de menthe sauvage, où, les matins de brume, il m'a semblé souvent voir dispa-

raître le capuchon d'un vieux moine cherchant des simples. De loin en loin, le long du mur, de petites poternes basses, condamnées depuis des siècles, laissent passer, dans l'assombrissement des futaies, de grands filets lumineux, comme si le cloître enfermait tout le soleil du bois.

A l'intérieur, ce sont des terrains vagues, aux herbes brûlées, des petits jardins de paysans, des vergers séparés de treillages, et deux ou trois maisons bâties en cette même pierre rouge qu'on trouve dans les carrières de la forêt. Le garde habite une de ces maisons, l'autre est toujours à louer; la mienne, une espèce de tourelle irrégulière et bizarre, se distingue surtout par une vigne vierge qui la couvre complètement. J'en ai coupé juste ce qu'il fallait pour pouvoir ouvrir mes fenêtres. Laissant à la cuisine ses grandes poutres vermoulues, au seuil sa marche usée, je me suis contenté d'exhausser un grenier à foin placé sous le toit, d'y mettre un vitrage à la place des murs, et cela m'a fait un atelier splendide, où je n'ai pour voisins que les nids de ramiers et de pies, balancés à la cime des arbres. Quand je suis là, la forêt m'entoure de solitude comme une mer,

avec la houle du feuillage, des flux et des reflux de brises, le murmure d'un temps calme. En été, l'après-midi, à l'heure de la chaleur endormie et silencieuse, un bourdon passe régulièrement, se heurte à ma vitre entr'ouverte dont la clarté l'attire, puis, comme une balle qui rebondit, il part en secouant la poussière dorée de ses grosses ailes et va se perdre dans les buissons de troène aux parfums de miel. Ce bourdon est mon horloge. Quand il passe, je me dis : « Ah! voilà deux heures... » Et je suis bien...

En somme, un coin merveilleux pour travailler, et où j'ai fait mes meilleurs tableaux. Aussi, comme je l'aime, ce vieil Ermitage! Depuis dix ans, je l'embellis de mon mieux. J'y ai porté ce que j'appelle mes richesses : mes livres, mes cartons, mes collections d'eaux-fortes, d'anciennes armes... Et maintenant, il faudrait quitter tout cela, abandonner mon *home* à ces bandits? Pourquoi faire? Pour aller m'enfermer dans Paris?... Mais, puisque je ne peux pas marcher, à quoi leur serais-je bon, là-bas? Ils en ont déjà trop de bouches inutiles...

Eh bien! non. Décidément cet homme a raison.

Il ne faut pas nous en aller d'ici... *Pro aris et focis!...*

Je n'ai pu défendre ma patrie, c'est bien le moins que je défende mon foyer.





6 septembre.

Ce matin, le garde entre dans ma chambre. Il était en grand costume comme au 15 août : tunique verte, casquette, baudrier, couteau de chasse, et une figure de circonstance, aussi solennelle que sa tenue.

— Mauvaise nouvelle, m'a-t-il dit en se plantant devant mon lit... On rappelle à Paris tous les gardes forestiers pour les incorporer dans la douane... Nous partons tout à l'heure.

Il avait l'air ému en me parlant ainsi, ce brave

père Guillard. Moi-même, j'étais troublé par l'annonce subite de ce départ. Je me suis habillé à la hâte, et nous sommes descendus. Le garde général était en bas, sur la route, avec une vingtaine de forestiers et de cantonniers, tout le personnel du bois; puis des femmes, des enfants, des chiens d'arrêt, et deux grosses charrettes chargées de meubles, de cages à lapins, de poulets attachés par les pattes. La mère Guillard allait et venait dans sa maison ouverte, cherchant ce qu'elle devait laisser ou emporter, car les voitures étaient pleines et les premiers embarqués avaient pris toute la place. Il fallait voir les perplexités de la pauvre ménagère, courant d'un meuble à l'autre, traînant une grosse commode jusqu'à la porte, et la laissant là, oubliant les choses les plus utiles pour s'encombrer d'objets sans valeur, mais qui étaient des souvenirs pour elle : la vieille pendule avec son globe, des portraits incroyables, une trompe de chasse, une quenouille, et tout cela plein de poussière, cette bonne poussière des reliques de famille, dont chaque grain parle de jeunesse et de beaux jours passés.

— J'espère bien que vous n'allez pas rester ici,

monsieur Robert, m'a crié la bonne femme en traversant l'enclos...On vous mettra sur une charrette.

Et, pour achever de me convaincre :

— D'abord, si vous restez, qui vous fera votre cuisine?

Au fond, ces braves gens étaient un peu honteux de m'abandonner. Ce départ, quoique involontaire, leur semblait une trahison. J'ai essayé de les rassurer sur mon compte, en me rassurant, moi aussi, par la même occasion. Après tout, qui sait? Les Prussiens ne viendront peut-être pas jusque-là. D'ailleurs, l'Ermitage, perdu dans la forêt, n'était pas sur le passage des troupes. Il n'y avait donc pas le moindre danger. Quelques jours de solitude, mais cela ne m'effrayait pas.

Me voyant si bien décidé, le garde m'a serré la main.

— Bonne chance, monsieur Robert... La femme va vous laisser notre clef... Vous trouverez du vin et des pommes de terre à la cave. Prenez ce que vous voudrez. Nous compterons au retour... Et maintenant, la mère, en route! Les camarades s'impatientent... Surtout, tu sais ce que je t'ai dit, tâche de ne pas pleurer.

Elle en avait pourtant bien envie. En donnant le dernier tour de clef, sa main tremblait. Elle serrait les lèvres... A ce moment, un *Hi! han!* formidable a fait retentir l'Ermitage. Le garde et sa femme se sont regardés, consternés :

— C'est Colaquet... Qu'est-ce qu'on va en faire?



Ce malheureux Colaquet, qu'ils avaient oublié dans le trouble du départ, était leur âne, un joli petit âne gris, à l'œil ouvert et naïf. Piqué au museau, quelques jours auparavant, par une vipère, on l'avait mis au vert dans un petit champ de regain; et maintenant, il était là à regarder partir ses maîtres, appuyant contre la haie sa tête enflée, qui le faisait ressembler à une bête de l'Apocalypse. Comment l'emmener? Il serait mort pendant la route, et pourtant le vétérinaire avait bien promis de le sauver. Le sort de ce pauvre animal, un peu semblable au mien, m'a touché.



Me voyant si bien décidé, le garde m'a serré la main.

J'ai promis de veiller sur Colaquet, de le rentrer tous les soirs à l'écurie. Alors les bonnes gens m'ont dit merci, et l'on s'est séparé.

Triste départ! Les charrettes, lourdes, surchargées, suivaient lentement le grand chemin de la forêt, en faisant crier les cailloux. A côté couraient les enfants, excités par l'imprévu du voyage. Les hommes, à la file, longeaient la lisière du bois, le fusil sur l'épaule, tous d'anciens soldats, aguerris et disciplinés. Derrière eux, s'écartant à peine pour écouter le vol d'une poule faisane ou flairer le passage d'un lapin, les chiens s'en allaient, inquiets, la tête basse. Les animaux domestiques n'aiment pas à être dépaysés, et ceux-là suivaient, à la piste des charrettes, le logis devenu ambulant. La mère Guillard venait



la dernière, tenant à la main la grande cage de sa pie, et, de temps en temps, elle se retournait.

Je les ai regardés, assis sur la borne, près du grand portail, jusqu'au moment où tout le convoi a disparu dans ce resserrement des chemins qui s'éloignent. J'ai vu luire le dernier fusil, j'ai entendu grincer le dernier essieu. Puis, la poussière des grandes routes les a pris tous dans un tourbillon... C'est fini! j'étais seul. Cette idée m'a laissé un malaise inexprimable...





7, 8, 9 septembre.

C'est une existence nouvelle, qui ne serait pas sans charme, si elle n'était troublée par une angoisse, une inquiétude, une attente singulière, qui suspend la pensée, rend tout travail artistique impossible. Je ne peux me prendre qu'à des occupations bêtes, à ces détails de la vie matérielle, dont j'ai toujours eu l'horreur, et auxquels il faut bien que je me résigne, maintenant que je suis mon propre domestique. Dois-je l'avouer? ces niaiseries

ne m'ennuient pas trop. Je comprends les solitaires qui s'amusent à sculpter des racines, à tresser des paniers. Les travaux manuels sont de bons régulateurs pour les existences encombrées de loisir et de liberté. Donc, tous les matins, je commence par faire une visite au poulailler, et, quand je sens la tiédeur d'un œuf sous la paille, je suis heureux. Ensuite à petits pas, en m'appuyant sur un bâton, je tourne autour du jardin, je cueille les fruits mûrs, et dans les grandes rames sèches, brûlées de soleil, je récolte les haricots, dont les cosses s'ouvrent tout à coup et s'égrènent entre mes doigts. On rirait de me voir assis devant ma porte, taillant le pain de ma soupe ou lavant ma salade à grande eau. J'éprouve à toutes ces choses un bien-être un peu enfantin, mais la convalescence n'est-elle pas elle-même une enfance, un recommencement de vivre?

Pour éviter les montées et les descentes dans l'escalier aux marches cassées, irrégulières, j'ai fait mon lit dans la sallé du rez-de-chaussée. Cette pièce-là me sert de salon, de chambre, de cuisine. Par ces temps fort doux, la porte reste grande ouverte tout le jour sur le jardin. J'entends le

bruit des poules, toujours occupées et bavardes, les petites pattes sur le sable, la paille remuée. A côté, dans le clos du garde, je vois le pauvre Colaquet étendu, secouant ses mouches, et, avec sa paresse de malade, allongeant sa langue devant lui sur le pré tout violet des mille grappes de la luzerne. Le soir venu, il s'approche péniblement de la clôture qui nous sépare. Moi-même, je me traîne jusque-là. Je lave sa plaie, je renouvelle son eau, je lui jette une couverture sur le dos pour la nuit, et il me remercie en remuant ses longues oreilles.

Ce qui me coûte, dans l'état de souffrance où je suis encore, c'est d'aller chercher de l'eau à l'ancien puits du couvent, tout au bout de l'enclos.

Quand j'arrive, je suis obligé de m'asseoir un moment au bord de la margelle fendue, mangée d'herbes folles. Les ornements en fer forgé, d'une courbe ancienne et élégante, ont l'air, sous la rouille qui les ternit, de tiges grimpantes, dépouillées par l'automne. Cette mélancolie est bien en rapport avec le grand silence de l'Ermitage et cette atmosphère d'abandon qui m'entoure... Le

seau est lourd. En revenant, je m'arrête deux ou trois fois. Il y a là-bas, au fond, une vieille porte que le vent fait battre. Le bruit de mes pas résonne et me gêne...

O solitude!...





10 septembre.

... Je venais de déjeuner sur la pelouse. Un excellent déjeuner, ma foi! Des œufs frais, des raisins cueillis à ma belle vigne rouge. J'étais là, sans penser, entouré de lumière, de chaleur, de silence, très occupé à regarder la fumée de ma pipe et mes assiettes peintes, où quelque guêpe s'acharnait aux grappes vides. Autour de moi, je sentais le même recueillement, le même endormement de toutes choses, dans cette claire journée d'automne, sous un ciel d'un bleu profond et pur,

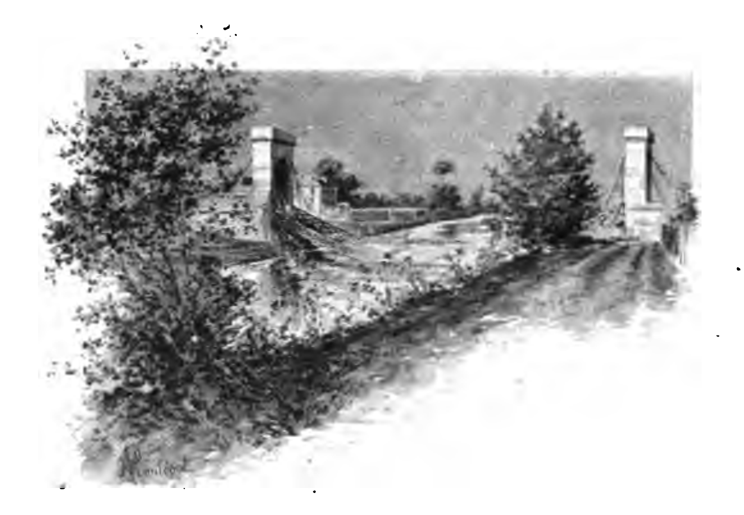
encore plus beau que les ciels d'été souvent voilés et pâlis par des brumes chaudes... Tout à coup une détonation formidable, très voisine, a ébranlé la maison, secoué les vitres, le feuillage, et fait sortir de partout des vols éperdus, des cris, des effarements, une galopade!... Cette fois, ce n'était pas le pont de Corbeil, mais le nôtre, notre joli pont de Champrosay, qui venait de sauter. Cela voulait dire : « Les Prussiens sont là! » Aussitôt mon cœur s'est serré, un voile a passé sur le soleil. Puis cette idée m'est venue, que demain, ce soir peut-être, les chemins du bois seraient envahis, tout noirs de ces cancrelas, que j'allais être obligé de me terrer, de ne plus sortir. Et j'ai voulu revoir une fois encore ma chère forêt, dont je suis privé depuis deux mois.

Les allées étaient admirables, élargies, dégagées des grandes herbes de l'été, ouvertes d'en haut par leurs rameaux éclaircis sur une longue ligne lumineuse. Aux ronds-points inondés de soleil, des bruyères roses un peu passées fleurissaient en bouquets, et, dans les fourrés, parmi les troncs noirs, comme une petite forêt sous la grande, les fougères montraient leurs arbres microscopi-

ques, aux feuillage bizarres. Et quel silence! Ordinairement mille bruits vagues nous arrivent du lointain : les trains en marche qui marquent la ligne d'horizon, les pioches des carriers, des essieux de charrettes tournant lentement aux ornières, les coups de sifflet déchirants de la *chaîne*. Aujourd'hui, rien. Pas même ce murmure perpétuel, qui est comme la respiration des forêts endormies, ces soulèvements de feuilles, ces crépitements d'insectes, ces jolis « *frrrt!* » d'éventail déployé que font les oiseaux sous le feuillage... Il semblait que la détonation de tout à l'heure eût stupéfié la nature.

Un peu las, je m'étais assis sous un gros chêne, quand j'ai entendu un froissement de branches. Enfin!... Je m'attendais à voir un lièvre ou un chevreuil détaler sur le chemin; mais, le feuillage écarté, un grand diable tout habillé de noir, avec un fusil sur l'épaule, un revolver à la ceinture, et la tête couverte d'un immense chapeau tyrolien, a bondi à dix pas de moi. J'ai eu peur. Je croyais avoir affaire à quelque tirailleur bavarois ou saxon. C'était un franc-tireur parisien. Il y en avait une

vingtaine dans la forêt en ce moment, reculant jour par jour devant les Prussiens, s'embusquant pour surveiller leur marche et démonter de temps en temps un uhlan de l'avant-garde. Pendant que cet



homme me parlait, ses camarades, sortis du fourré, sont venus nous rejoindre. Presque tous d'anciens soldats, ouvriers dans les faubourgs de Paris. Je les ai emmenés à l'Ermitage, et leur ai fait vider quelques bouteilles. Ils m'ont appris que la division du prince de Saxe était arrivée à Montereau,

juste à une étape d'ici. J'ai su aussi par eux les travaux de défense commencés autour de Paris,



l'organisation des troupes; et de les entendre parler avec cette tranquillité, cette confiance, et surtout l'accent parisien, cela m'a réchauffé le cœur.

Ah! les braves gens! si j'avais pu m'en aller avec eux, me coiffer de leur chapeau ridicule, et combattre dans leurs rangs, sous les murs de la bonne ville!... Mais, hélas! rien que pour avoir fait vingt pas dans la forêt, ma jambe est enflée et je souffre. C'est égal! J'étais ému en me séparant d'eux. Voilà les derniers Français que je verrai peut-être de longtemps...

Ils sont partis au jour tombant, égayés par ma piquette. Je leur ai donné une poule, mais ils m'en ont emporté quatre...





11 septembre...

Rien.

12 septembre...

Rien encore. Pourquoi? Qu'est-ce qui se passe? Auraient-ils été obligés de reculer? Cette attente est vraiment insupportable.

13 septembre. .

Je n'ai plus de pain que pour deux jours. Je me suis aperçu de cela ce matin en ouvrant le bahut où la

mère Guillard mettait ma provision de la semaine, six grands pains farineux et dorés, qu'elle retirait pour moi du four chaque dimanche. Comment vais-je faire? J'ai bien un four, une huche, mais pas la moindre farine. Peut-être en trouverai-je à la ferme de Champrosay, si Goudeloup est resté, comme il en avait l'intention. Mais le moyen d'aller jusque-là, dans l'état de faiblesse où je suis? Assis devant ma porte sur le banc du jardin, je faisais d'assez tristes réflexions, quand j'ai entendu galoper près de moi, dans le champ du garde. C'était Colaquet, Colaquet si indolent d'ordinaire, qui gambadait autour du clos, levant de petites touffes d'herbe sous ses sabots, et se roulant les quatre fers en l'air, avec un contentement, une joie de vivre! A mon appel, il est venu en deux bonds poser sur le treillage sa tête désenflée et naturelle; et l'agitation de ses longues oreilles, dont je commence à comprendre le langage, me disait le bonheur qu'il avait de se sentir libre, déprisonné de sa souffrance et de son infirmité. Heureux Colaquet, le voilà guéri avant moi! Et tandis que je le regardais d'un œil d'envie, je me suis souvenu qu'il y avait là-bas, sous le hangar, une vieille

carriole dont le père Guillard se servait autrefois, les jours de fête, pour promener des Parisiens en partie dans la forêt. Si j'attelais Colaquet, nous pourrions aller chercher de la farine.... Me voilà fouillant dans le hangar. Parmi des pioches rouillées, des râteaux à foin, des herses hors d'usage, j'ai fini par découvrir un char à bancs vermoulu, délaissé, désœuvré, les deux bras à terre. Avec quelques bouts de corde, des clous, je l'ai remis à peu près en état. Cela m'a pris jusqu'au soir; mais quel bon travail! J'étais enchanté de chercher dans ces vieux clous, ces chevilles usées. Une fois ou deux, je me suis surpris à siffler en travaillant. C'est beau, quand on attend les Prussiens... Maintenant tout est prêt, la charrette, l'attelage. Demain matin, s'il n'y a rien de nouveau, en route pour Champrosay!







Colaquet nous menait assez droit.



14 septembre...

Je me suis juré de tenir un journal très fidèle de l'étrange et terrible existence où je m'engage; si j'ai beaucoup de journées aussi agitées, aussi dramatiques que celle-ci, je n'irai jamais jusqu'au bout. Ma main tremble, ma tête est en feu. Essayons toujours...

En partant, tout allait bien. Le temps était superbe. J'avais mis une botte de foin dans la charrette, et, quoiqu'il eût les paupières encore gonflées de sa piqûre, Colaquet nous menait assez droit;

il avait fait cette route tant de fois pour porter des paquets de linge à la rivière! Malgré quelques petits cahots, je trouvais la promenade charmante. Pas un bruit suspect. Pas le moindre casque à pointe, ni de fusil luisant au soleil. Seulement, en arrivant dans Champrosay, ce grand silence qui m'avait si fort impressionné, à travers bois, me parut plus frappant encore. Les petites maisons de paysans étaient méconnaissables : le toit sans pigeons, le seuil fermé, les cours silencieuses. Au-dessus, le clocher de la petite église se dressait en vigie, muet, avec un cadran sans heure. Plus loin, toutes ces villas qui bordent le chemin, prolongeant leurs parcs jusque dans la forêt, étaient fermées strictement aussi. Pourtant leur parure d'été continuait à fleurir; et sous l'enfoncement des charmilles, les allées, blondes de sable chaud, avaient à peine quelques feuilles mortes. Rien ne donnait mieux l'idée du départ forcé, de la fuite, que ces maisons désertes et parées derrière leurs hautes grilles. On y sentait encore comme un frémissement, une chaleur de vie, et par moments, au tournant des allées, j'avais des visions de chapeaux de paille, d'ombrelles tendues, de chèvres

à l'attache au milieu des pelouses, à la place accoutumée.

Ce qui semblait bien mort, par exemple, c'était la route, cette grande route de Corbeil que j'avais laissée si vivante, avec son va-et-vient continuel de charrettes, de diligences, les voitures des maraîchers, basses-cours ambulantes pleines de caquets et de piaillements, les équipages emportés dans le coup de vent de leur vitesse où flottent par les temps les plus calmes les voiles et les rubans, et ces hautes charretées d'herbage, chargées de faux et de fourches, promenant une grande ombre en travers du chemin. Maintenant rien. Personne. Dans les ornières comblées, la poussière avait l'aspect tranquille d'une tombée de neige, et les deux roues de ma carriole glissaient sans le moindre bruit. La ferme, qui est au bout du pays, m'apparut de loin, close et muette du pied de ses murs à la plus haute tuile de ses grands toits sans jour. Est-ce que Goudeloup serait parti, lui aussi?... Me voici devant le portail. Je frappe, j'appelle. Une fenêtre s'entr'ouvre au-dessus de la laiterie, et je vois paraître la tête fruste, un peu sauvage, du fermier, sa barbe en broussaille, ses petits yeux

ronds et méfiants embusqués derrière de gros sourcils.



— Ah! c'est vous, monsieur Robert... Attendez, je descends.

Nous entrons ensemble dans la petite salle du bas où les charretiers, les moissonneurs, les batteurs en grange viennent d'ordinaire toucher leur paye à la fin de la journée. Dans un coin, j'aperçois deux fusils tout armés.



— Vous voyez, me dit Goudeloup, je les attends... S'ils me laissent tranquille, je ne bougerai pas... Mais s'ils ont le malheur de toucher à la ferme... Gare!

Nous causions à voix basse, comme si on était

en pays ennemi. Il m'a cédé quelques pains, un sac de farine ; puis, le tout chargé sur ma charrette, nous nous sommes séparés en nous promettant bien de nous revoir... Pauvre homme!

Avant de rentrer, n'apercevant toujours pas de Prussien, j'ai eu la curiosité de descendre le petit chemin qui conduit à la Seine, en longeant les murs de la ferme. Une fantaisie de peintre. Le fleuve est l'âme du paysage. C'est lui surtout qui le fait vivre avec ses vagues sans cesse en mouvement, tout ce qui passe en un jour, et cet élargissement de la nature par le reflet, les rives doubles, les soleils couchants profonds comme des abîmes en feu. Cette fois, l'eau réfléchissait bien la mélancolie environnante. Ce pont abattu, les piles écroulées s'entassant des deux côtés en monceaux de pierres blanches, les cordages de fer trempant dans l'eau, tout cela faisait sur l'horizon comme une grande déchirure qui parlait d'invasion. Plus de bateaux, plus de trains de bois. La rivière redevenue sauvage, sillonnée de libres courants, de tourbillons, de remous autour des débris du pont, et charriant seulement des paquets d'herbes, de racines où les bergeronnettes fatiguées de voler s'abandonnaient

au fil de l'eau. Sur les pentes de chaque rive, des blés encore debout, des carrés de vigne, des champs fraîchement coupés où les hautes meules s'entouraient d'ombre; toute une récolte perdue, à l'abandon...

J'étais là depuis un moment à regarder ce grand désastre, quand j'ai entendu deux coups de feu, suivis de cris, de hurlements. Cela semblait venir de la ferme. Vite, allons voir. A mesure que j'approche, les cris redoublent :

— Au secours!... A moi!...

Je reconnais la voix du fermier au milieu d'autres voix irritées, d'un jargon effroyable. Je fouette Colaquet, mais la côte est rude, et Colaquet n'avance pas. On dirait qu'il a peur. Il couche les oreilles, se serre contre les murs. Avec cela, le chemin tourne, et je ne peux pas voir ce qui se passe là-haut, sur la grand'route. Tout à coup, par une brèche que l'éboulement du pont voisin semble avoir faite exprès pour moi dans la muraille, tout l'intérieur de la ferme m'apparaît : la cour, les hangars, des hommes, des chevaux, des casques, de grandes lances, des sacs de farine éventrés, un cavalier démonté, étendu de tout son long devant

le puits dans une mare de sang, et le malheureux Goudeloup, blème, effaré, hideux, hurlant et se débattant entre deux uhlans gigantesques, qui lui ont noué une corde autour du cou et sont en train de le hisser à la poulie de son grenier à foin. Impossible de dire ce qui s'est passé en moi. Un sentiment d'indignation, de pitié, de révolte, de colère... J'oublie que je suis blessé, que je n'ai pas d'armes. Je prends mon élan pour franchir la brèche, me ruer sur ces misérables... Mais le pied me manque... J'entends comme un craquement de bois sec dans ma jambe, suivi d'une douleur horrible. Je vois tout tourner : la cour, les hangars, la poulie....

... Je me suis retrouvé devant la porte de l'Ermitage, étendu sur le foin de ma charrette. Le soleil se couchait, le bois était toujours paisible. Colaquet broutait tranquillement de l'herbe aux fentes de notre mur. Comment suis-je venu là ? Comment ai-je pu éviter les uhlans, dont la grand'route était pleine ? A moins que Colaquet ait eu l'idée de prendre à travers champs et de gagner la forêt par le chemin des carrières ?... Le fait est que le brave animal levait la tête très fièrement, et remuait ses oreilles de l'air de me dire : « Je

t'en ai tiré d'une belle!... » Je souffrais beaucoup. Pour descendre de charrette, dételer, rentrer chez



moi, il m'a fallu un vrai courage. Je croyais m'être cassé la jambe une seconde fois. Pourtant, après une heure de repos, j'ai pu me lever, manger un

peu, écrire ces quelques pages. La douleur n'est déjà plus aussi vive, rien qu'une grande lassitude... C'est égal! je crois que cette nuit je ne dormirai guère. Je sais qu'ils rôdent, qu'ils sont là, et je les ai vus à l'œuvre... Oh! ce malheureux paysan, assassiné dans la cour de sa ferme, se traînant, s'accrochant aux murs!...





20 septembre.

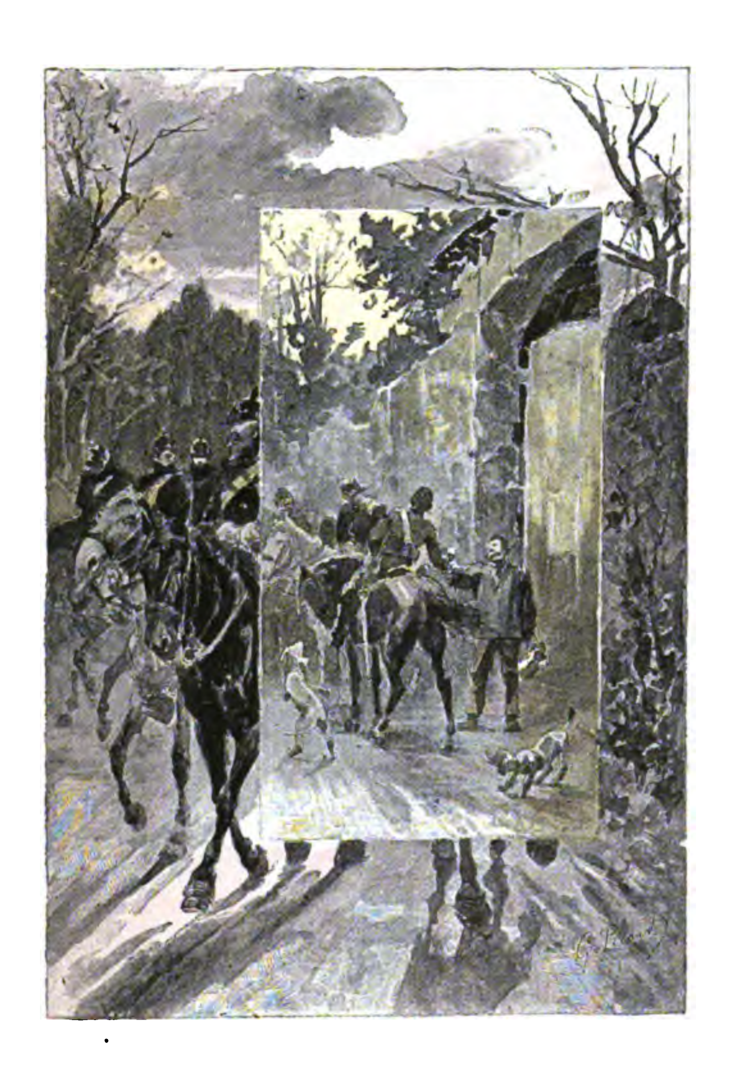
Aux quatre coins de l'horizon, dans ce lointain des routes que le vent prend tout à coup en passant pour me l'apporter aux oreilles, c'est un roulement confus, continuel, un bruit de flot, lourd et monotone, qui enveloppe toute la forêt et s'écoule lentement vers Paris pour s'arrêter là-bas où finissent les grands chemins à la zone immense de l'investissement. Jusqu'à présent l'inondation m'a épargné; et je suis là, dans mon Ermitage, anxieux,

blotti, écoutant le flot qui monte, comme un naufragé sur une roche entourée d'eau.

Heureusement pour moi, si le pays est envahi, il n'est pas encore régulièrement occupé. Les troupes passent et ne séjournent pas. Pourtant



deux ou trois fois déjà j'ai entendu, la nuit, des patrouilles à cheval longer les murs de l'Ermitage. Aux approches de la chasse, les gendarmes forestiers passaient ainsi quelquefois, s'arrêtant un moment sous le portail pour jeter à la petite maison du garde un bonsoir retentissant. Les chiens



Le père Guillard apportait sur la route un grand pot de vin mousseux.

aboyaient, se pressaient au chenil en soufflant. Puis une porte s'ouvrait, et le père Guillard apportait sur la route un grand pot de vin mousseux où trempait un fil de lune et qu'on vidait sans quitter l'étrier. Quelle différence avec ces patrouilles fantômes dont l'approche me fait battre le cœur! Cela passe silencieusement. De temps en temps un cliquetis de sabre, un ébrouement de cheval, quelques paroles à voix basse dans une langue dure et barbare qui écorche la brume. En voilà assez pour me tenir éveillé toute la nuit.

Le jour, des clairons aigres, criards, m'arrivent par bouffées dans le petit jardin, avec des batteries de tambours, sourds et fêlés, marquant lourdement le pas sur un rythme sautillant et baroque qui semble promener une danse de cannibales. Et c'est au son de ces tambours sauvages que toutes les races du Nord, les Goths, les Visigoths, les Ostrogoths défilent sur nos belles routes de l'Ile-de-France, où cet automne superbe leur donne l'éblouissement d'un soleil inconnu et d'un ciel incomparable... Moi, pendant ce temps, je fais ma vie aussi ignorée que possible. Je n'allume plus la

cheminée, pour supprimer la fumée qui rend le toit visible et vivant. Je ne sors plus, même dans l'enclos. Je suis sûr qu'il y a des herbes en travers de ma porte et que la forêt envahissante me barricade déjà. Enfin, par mesure de sûreté, j'ai tué mon coq. Ç'a été un dur sacrifice. J'aimais ce réveil brusque du petit jour, cet appel à la vie, au travail, que le coq lance à tout l'horizon, dressé droit sur ses ergots de bataille, avec un grand secouement d'ailes. Mais les Prussiens auraient pu l'entendre... Maintenant je n'ai plus dans ma basse-cour que trois ou quatre poules silencieuses et tranquilles et quelques lapins qui ne risquent pas de me trahir.





21, 22, 23 septembre.

... J'écris ceci, la nuit, à la lueur d'un petit feu de mottes sèches, une espèce de brasero allumé dans un coin de la salle sur le carreau. Je n'ai plus ni huile ni bougie. Il pleut. J'entends tout autour de l'Ermitage l'eau ruisseler sur deux lieues de feuilles. Le vent souffle. J'ai mon revolver tout armé près de moi, un fusil de chasse chargé à chevrotines, et j'attends que les bandits reviennent, car ils sont venus.

J'ai eu leur première visite, il y a trois jours, dans l'après-midi du 21. Des pas lourds sur les pavés du cloître m'ont fait entr'ouvrir ma lucarne, et j'ai vu cinq ou six grands diables en bérets, mines rougeaudes, figures basses et féroces, comme celles des assassins de Goudeloup. Ils parlaient à demi-voix, s'avançaient timidement, aussi lâches que pillards. Je n'aurais eu qu'à tirer sur eux pour les mettre en fuite, mais l'éveil une fois donné, ils seraient revenus plus nombreux. J'ai attendu. Grâce à l'aspect sauvage de la maison, aux vignes, aux lierres qui la ferment comme une ruine, les bandits ont passé sans s'arrêter. Pourtant l'un d'eux, le dernier, s'est penché une minute à la serrure. Debout, derrière ma porte, le revolver au poing, j'entendais sa respiration tout en retenant la mienne. Peut-être avait-il vu la lumière de mon feu déjà en cendres et presque éteint. Le fait est que le misérable ne s'en allait pas et commen-





Ils se sont mis à boire dans leurs bérets.

çait à fourrager ma serrure avec sa baïonnette. Heureusement ses camarades l'ont appelé :

— Hartmann... Hartmann...

Alors il est allé les rejoindre et j'ai pu regarder dans le clos par la lucarne.

Ils venaient d'enfoncer la porte du garde. Pauvre mère Guillard! c'était bien la peine de me confier sa clef... Bientôt après, des hurlements de joie m'annonçaient la découverte de la cave. Pour boire plus à leur aise, ils ont amené une barrique de vin dans le clos, et l'ont hissée sur un large banc de pierre. La barrique défoncée, ils se sont mis à boire dans leurs bérets, dans leurs mains, criant, se bousculant. Les têtes penchées disparaissaient dans le tonneau, en sortaient barbouillées de lie, et d'autres prenaient leur place avidement. Ce petit vin nouveau, fait de raisins noirs, serrés et aigres, a eu vite grisé tous ces buveurs de bière. Les uns chantaient, dansaient autour de la barrique. D'autres étaient rentrés chez le garde, et comme il n'y avait rien là qui pût les tenter, pour satisfaire leur désir de pillage, ils jetaient les meubles par la fenêtre, faisaient du feu avec une armoire de noyer dont les ais secs et rongés de

vieillesse s'allumaient comme une botte de paille. A la fin ils sont partis, ivres, sous la pluie battante. Devant le portail, il y a eu une querelle. J'ai vu luire des baïonnettes, un homme rouler lourdement dans la boue et se relever tout sanglant, l'uniforme souillé de la terre jaune des carrières. Et dire que la France est à la merci de ces brutes!...

Le lendemain ils sont revenus, toujours les mêmes. J'ai compris par là qu'ils n'avaient pas ébruité leur aubaine, et je me suis un peu rassuré. Cependant me voilà tout à fait prisonnier. Je n'ose plus bouger de la grande salle. Tout près, dans un petit serre-bois, j'ai remisé Colaquet dont les galopades auraient pu me dénoncer. Le pauvre animal prend assez bien sa captivité, dort une partie du jour, et se secoue par moment tout entier, surpris de ne plus sentir l'air frais autour de lui... Au jour tombant, les Prussiens sont partis, plus ivres que la veille.

Aujourd'hui, je n'ai vu personne. Pourtant la barrique n'est pas encore vide. Je les attends.





24 septembre.

... Ce matin, canonnade furieuse. On se bat sous Paris. Le siège est commencé. Cela m'a causé une impression de douleur, de colère, impossible à rendre. Ils tirent sur Paris. les misérables! C'est l'intelligence du monde entier qu'ils visent. Oh! pourquoi ne suis-je pas là-bas avec les autres?...

Du coup toutes mes transes de la veille ont disparu. J'ai eu honte de ma vie de taupe. Moi qui depuis huit jours ne buvais que de l'eau de citerne, je suis allé exprès remplir ma cruche au puits du

cloître. Je ne sais pourquoi, il me semblait bon de courir quelque danger. En passant, j'ai regardé chez les Guillard, et ma colère s'est encore excitée devant ce petit logis de pauvre mis à néant, les meubles détruits, brûlés, les vitres cassées. J'ai pensé à ce qu'ils feraient de Paris s'ils y entraient...



Je venais de fermer ma porte quand j'ai entendu marcher dans le clos. C'était un de mes gueux de l'autre jour, celui-là même qui a si longtemps fourragé ma serrure. Il a regardé s'il restait encore du vin dans le tonneau, puis, sa gourde remplie, il s'est



Vautré tout de son long sur le banc de pierre.

mis à boire, vautré tout de son long sur le banc de pierre, la tête appuyée sur ses coudes. En buvant, il chantait. Sa voix jeune, vibrante, emplissait le cloître d'un refrain où le mois de mai, — *mein lieb, lieb Mai,* — revenait toujours. Je l'avais juste en face de ma lucarne, à une bonne portée de revolver. Je suis resté longtemps à le regarder en me demandant s'il fallait le tuer. Du côté de Paris la canonnade grondait toujours et me secouait le cœur d'une terrible émotion... Après tout, peut-être qu'en tuant celui-là j'en sauverais d'autres, des miens, de ceux qui tombent là-bas sur les remparts...

Je ne sais pas si mon regard invisible, toute cette haine qui s'en allait de moi à lui, n'a pas fini par le troubler, le mettre en éveil. Mais tout à coup il a levé la tête, une tête aux cheveux touffus, hérissés, des yeux d'albinos, des moustaches rousses où les dents riaient férocement. Il a regardé un instant autour de lui avec méfiance; et, son ceinturon rajusté, sa gourde remplie, il est parti. Comme il passait près de ma lucarne, j'avais le doigt sur la détente. Eh bien! non. Je n'ai pas pu. Tuer pour tuer, aussi sûrement, presque sans dan-

ger, était au-dessus de mes forces. Ce n'est pas si facile qu'on pense de supprimer une vie de sang-froid.

Une fois sorti de l'Ermitage, échappé à cette vague impression de peur, le drôle a repris sa chanson de plus belle, et je l'ai entendu s'éloigner en jetant à tous les arbres du bois son « *Mein lieb, lieb Mai...* »

Chante, chante, mon garçon, tu as bien manqué ne plus le voir, ton joli mois de mai...





Octobre...

Quel jour? quelle date? Je n'en sais plus rien. Tout est brouillé dans ma tête. Pourtant il me semble bien que nous sommes en octobre. Les journées, uniformes pour moi, sont de plus en plus courtes, le vent plus froid; et les grands arbres qui m'entourent s'éclaircissent à chaque coup de vent. Du côté de Paris, la canonnade incessante fait à toute ma vie un accompagnement lugubre, une basse sourde et profonde confondue sans cesse avec ma pensée. Il faut croire que les Prussiens ont de la

besogne par là-bas, car mes maraudeurs ne sont pas revenus. Je n'entends même plus ces longs roulements de fourgons et de tambours qui sonnaient sur les routes autour du bois. Aussi j'ai refait du feu dans la salle, et je circule à travers l'enclos librement.

De jour en jour la vie matérielle devient plus difficile. Tout me manque, le pain, le vin, l'huile à brûler. Il y a un mois, avec le soleil, la maison ouverte, le bien-être de la chaleur, les privations étaient encore supportables; mais à présent c'est dur. Dans la basse-cour il ne me reste que deux poules toujours cachées sous les poutres à cause du vent de pluie qui souffle continuellement. Je fais des bourrées avec les branches des arbres fruitiers, qui cassent et tombent, fragiles, les feuilles ne les protégeant plus. Les pommiers ont des mousses dorées, les pruniers de longues lignes de gommes claires sous l'écorce résineuse, et cela me donne de grands feux gais qui gardent un peu de soleil dans leur chaleur. J'ai aussi cueilli mes dernières pommes, toutes rouges du frisson des gelées, et je suis parvenu à faire un mauvais petit cidre, dont je me sers en guise de vin. Pour le

pain, c'est plus difficile. Avec la farine du malheureux Goudeloup, j'ai essayé de pétrir de la pâte au fond d'un tiroir de bahut servant de huche; après quoi, sous la cendre, entre des briques chaudes, j'ai fabriqué, tant bien que mal, d'épaisses galettes dont la croûte est brûlée et l'intérieur à peine cuit. Elles m'ont rappelé ces rondelles de pâte que, tout enfant, je mettais entre les pincettes pour faire des petits pains gros comme des pastilles.

De temps en temps il m'arrive une aubaine. Ainsi l'autre jour, en furetant dans la maison du garde, j'ai trouvé sur la planche d'un placard, moisi d'humidité, quelques bouteilles d'eau de noix échappées au pillage; une autre fois un grand sac que j'ai ouvert avec des battements de cœur, croyant qu'il contenait des pommes de terre. J'ai été bien saisi en tirant de là des becs de pies, des têtes de vipères, sèches et grises comme de la poussière, des queues d'écureuils en belle fourrure rousse, des queues de mulots minces comme une tresse de soie. Ce sont les petits profits des gardes forestiers; on leur donne tant par tête ou par queue de bêtes malfaisantes. Aussi gardent-ils chez eux très

religieusement ces trophées de chasse, que l'administration leur achète tous les mois.



— Ça paie toujours le tabac, comme disait le brave Guillard.

J'avoue qu'en ce moment je donnerais volontiers tout cet ossuaire pour quelques paquets de la régie. Je n'ai plus de tabac que pour deux ou trois jours, et c'est là, en vérité, la seule disette qui m'effraie. La forêt est pour moi un garde-manger inépuisable. Quand ma basse-cour sera vide, je pourrai, avec des collets, prendre quelques-uns de ces beaux coqs-faisans qui viennent autour de l'Ermitage piquer des graines

de sarrasin enfouies dans la terre humide; mais le tabac, le tabac...

Je lis un peu, j'ai même essayé de peindre. C'était l'autre matin, par un beau soleil rouge, dans



l'air opaque de brouillard. Il y avait sous le hangar un tas de pommes qui me tentaient avec leurs belles couleurs nuancées du vert tendre des feuilles nouvelles aux tons ardents des feuilles mortes. Mais je n'ai pas pu travailler longtemps. Au bout

d'un moment, le ciel était devenu noir. Il pleuvait à torrents. Et de grandes troupes d'oies sauvages, le vol battant, le cou tendu, passaient au-dessus de la maison, annonçant un hiver rude et la neige prochaine au duvet blanc tombé de leurs ailes...





Même mois...

Aujourd'hui grande excursion à Champrosay. Rassuré par le silence des environs, j'ai attelé Colaquet de bonne heure et nous sommes partis. A défaut de visage humain, j'avais besoin de voir des routes, des maisons.

J'ai trouvé le pays aussi désert, aussi silencieux, et bien plus lugubre que la dernière fois. Les Prussiens n'ont fait que passer, mais partout ils ont laissé leur trace. J'ai cru voir un village

d'Algérie après une pluie de sauterelles, quelque chose de nu, de dépouillé, de rongé, de criblé; les logis ouverts, portes, et fenêtres, jusqu'aux grilles des chenils et aux claires-voies des clapiers. Je suis entré dans quelques maisons... Nos paysans sont un peu comme les Arabes. On les voit aux champs, dans leurs cours, au seuil de leurs portes; mais ils laissent pénétrer difficilement le Parisien chez eux. Maintenant je pouvais fouiller jusqu'au fond toutes ces vies inconnues, tous ces logis abandonnés.



Les habitudes s'y voyaient encore, tracées au manteau des cheminées sombres de suie, pendues aux cordes des petites cours où sèchent des lessives, fixées aux murs par des clous vides, et dans la table de noyer par des marques faites d'un couteau distrait, des entailles creusées d'une bou-

chée à l'autre. Tous ces intérieurs villageois se ressemblaient. J'en ai visité un pourtant qui avait



un luxe de plus que les autres: un salon, ou du moins quelque chose qui voulait être un salon.

Dans une petite pièce carrelée, derrière la cuisine, on avait tendu un papier vert, mis des vitraux coloriés à la fenêtre, des chenets dorés, un guéridon, et un grand fauteuil couvert d'une perse usée. On sentait là toute l'ambition d'une vie de paysan. Sûrement, cet homme avait dû se dire : « Quand je serai vieux, que j'aurai bien trimé, bien sué, je me ferai bourgeois. J'aurai un salon, comme chez le maire, avec un bon fauteuil pour m'asseoir dessus. » Pauvre diable! On le lui a bien arrangé, son salon.

Je suis parti de Champrosay, le cœur serré. La tristesse de ces maisons abandonnées m'avait saisi et pénétré comme le froid qui tombe des murs d'une cave. Aussi, pour rentrer à l'Ermitage, j'ai fait un long détour à travers bois. J'avais besoin d'air, de nature.

Malheureusement tout ce côté de la forêt a un aspect de sauvagerie et d'abandon qui n'est pas bien égayant non plus. D'anciennes carrières explorées ont mis là des encombrements de roches, un dispersement de cailloux qui rendent le sol plus sec et stérile. Pas un brin d'herbe sur les chemins. Seuls des violiers, des ronces, des lierres mon-

tent de ces grands trous béants, en s'accrochant de toutes leurs racines aux aspérités des pierres; et, dans cet enlacement de branches dépouillées, les carrières paraissent plus profondes. Nous allions depuis un moment à travers des roches. Tout à coup Colaquet s'arrête, et se met à remuer ses oreilles avec terreur. Qu'est-ce qu'il y a? Je me penche, je regarde... C'est le cadavre d'un soldat prussien qu'on avait jeté la tête en bas dans la carrière. J'avoue que j'ai frissonné. Sur la grande route, dans une plaine, ce cadavre m'aurait moins frappé. Où il y a tant de soldats et de fusils, la mort prévue semble errer tout le jour; mais ici, dans ce trou, à ce coin de bois, cela sentait l'assassinat, le mystère... En regardant bien, j'ai cru reconnaître mon maraudeur de l'autre jour, celui qui chantait le mois de mai de si bon cœur. Est-ce un paysan qui l'a tué? Mais ce paysan, d'où viendrait-il? Il n'y a plus personne à Champrosay, à Minville, aux Meillottes. Plutôt quelque querelle entre camarades, une de ces batailles d'ivrognes, comme j'en ai vu une des fenêtres de l'Ermitage...

Je suis rentré très vite; et tout le soir j'ai songé

que j'avais pour seul hôte, pour seul compagnon dans la forêt immense et triste, ce cadavre étendu sur le sable rouge des carrières...





Date inconnue...

Il pleut, il fait froid. Le ciel est noir. Je vais et viens tout seul dans l'Ermitage, faisant des fagots et du pain, pendant que la canonnade résonne incessamment, et, par un singulier phénomène, secoue le sol encore plus que l'air. Avec mes travaux de prisonnier, ma vie égoïste et silencieuse au milieu de ce terrible drame, je me fais l'effet d'une fourmi s'agitant tout au ras de terre, sourde aux bruits de l'humanité trop grands pour sa petitesse, et qui l'entourent sans la troubler. De temps

en temps, pour me distraire, j'entreprends un voyage à Champrosay, sans craindre les Prussiens qui ont décidément abandonné la route de Corbeil et descendent vers Paris par Melun et Villeneuve-Saint-Georges. Deux ou trois fois pourtant, le galop d'un cheval m'a forcé à me réfugier dans quelque hangar, et j'ai vu passer l'estafette, rapide et pressée, traversant le pays seulement pour le relier au quartier général, prendre possession de la route, la marquer au fer des chevaux prussiens.

Ce village désert, aux maisons ouvertes, m'intéresse et me charme, comme une sorte de Pompéi. Je le parcours, je le fouille. Je m'amuse à reconstruire la vie de tous ces absents...





Un autre jour...

... Il se passe autour de moi quelque chose d'extraordinaire. Je ne suis pas seul dans la forêt. Il y a évidemment quelqu'un de caché par ici, et quelqu'un qui tue. Aujourd'hui, dans le lavoir de Champrosay, j'ai trouvé un second cadavre. Un Saxon étendu, sa tête blonde hors de l'eau, couchée sur la margelle humide. Du reste bien enfoui, jeté à l'oubli dans ce petit lavoir entouré de taillis, aussi sûrement que l'autre là-bas, dans les carrières de la forêt. Par hasard j'avais mené Cola-

quet jusque-là pour le faire boire. L'apparition de ce grand corps immobile m'a saisi. Sans la mare de sang qui inondait la pierre autour de sa tête et se mêlait dans l'eau aux derniers rayons d'un soleil de pourpre, on aurait pu croire qu'il dormait, tant ses traits étaient apaisés et tranquilles. J'ai remarqué souvent cela sur le visage des morts. Pendant une minute de grâce, ils ont quelque chose plus beau que la vie, une sérénité sans sourire, un sommeil sans souffle, un rajeunissement de tout l'être qui semble comme une halte entre les agitations de l'existence et les surprises de l'inconnu qui va s'ouvrir.



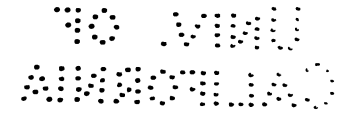
Pendant que je regardais ce malheureux, le soir tombait. Dans le crépuscule, clair sans éblouissement, une grande douceur descendait sur toutes choses. Les routes se prolongeaient, régu-



lières et droites, déjà plus lumineuses que le ciel. Le bois s'étendait en masses sombres, et au-dessous



de moi un petit chemin de vignes s'éclairait vaguement d'un rayon de lune. Sur cette nature au re-



pos après sa journée de fatigue, sur les champs silencieux, la rivière muette, tout ce paysage calme entrant doucement dans la nuit, il y avait le même recueillement, le même agrandissement que sur ce visage de soldat envahi par la mort.





Un autre jour.

... Entre Champrosay et les Meillottes, au milieu d'un parc qui longe la Seine, se trouve une belle maison Louis XV, du temps du marquis d'Étiolles et de madame de Pompadour. Deux charmilles droites et épaisses descendent jusqu'à la rivière, montrant, — l'été, — au bout des feuillages verts, inclinés, un miroir d'eau bleue confondu dans le bleu du ciel. Toute l'ombre des vieilles allées a l'air de s'échapper par ces deux trous de lumière. A l'entrée, près des grilles, un large fossé

bordant les pelouses, un rond-point de tilleuls moussus, des bornes ébréchées aux roues des voitures disent l'ancienneté de cette maison discrète. J'ai eu la fantaisie d'entrer là l'autre jour.

Par une allée tournante je suis arrivé tout de suite aux perrons. Les portes étaient ouvertes, les volets cassés. Dans les grands salons du rez-de-chaussée où des panneaux s'effaçaient tout le long de la boiserie blanche, il ne restait plus un meuble. Rien que de la paille; et sur la façade, parmi les sculptures des balcons, des traces toutes fraîches, des éraflures marquaient la descente du mobilier par les croisées. La salle de billard était seule intacte. Les officiers prussiens sont comme les nôtres, ils aiment beaucoup jouer au billard. Seulement ces messieurs avaient tiré à la cible dans une glace pour s'amuser, et, avec ses rayures, ses cassures éclaboussées, ses petits trous ronds, tout noirs dans la lumière, cette glace ressemblait à un lac gelé, sillonné par des patins aigus. Défoncées à coups de baïonnettes et de crosses, de hautes portes-fenêtres laissaient passer le vent qui roulait des feuilles mortes jusque sur les planchers. Dehors, il s'engouffrait sous la nef des charmilles,

balançait une barque oubliée sur l'étang, pleine de branches brisées, de feuilles de saule couleur d'or.

J'ai suivi les allées jusqu'au fond. Il y a là, dans un coin de terrasse, un pavillon en briques rouges qui se dresse au-dessus de la rivière. Comme il est enfoui dans les arbres, les Prussiens n'ont pas dû le voir. Pourtant la porte était entr'ouverte. J'ai trouvé à l'intérieur un petit salon tapissé d'une perse claire à feuillage qui semble continuer le jasmin de Virginie grimpant entre les persiennes. Un piano, de la musique dispersée, un livre oublié sur un pliant de bambou, à cette place qui regarde la Seine; et sous le jour discret des persiennes fermées, élégant et sobre dans un cadre d'or, un portrait de femme. Femme ou jeune fille? On ne sait. Brune, grande, l'air ingénu, le sourire énigmatique, des yeux couleur de regard, de ces yeux de Paris changeant selon la flamme qui les éclaire. C'est le premier visage que j'aie vu depuis deux mois, et si vivant, si fier, si jeune dans sa gravité! L'impression que m'a faite ce portrait est singulière... Je rêvais des après-midi d'été qu'*elle* avait dû passer là cherchant la

solitude et la fraîcheur à ce coin de parc. Le livre, la musique, disaient une nature distinguée; et il était resté dans le demi-jour de ce réduit comme un parfum de l'été fini, de la femme disparue,



d'une grâce réfugiée tout entière au sourire de ce portrait.

Qui est-elle? Où est-elle? Je ne l'ai jamais vue. Je ne la rencontrerai probablement jamais. Et ce-

pendant, sans que je sache pourquoi, je me suis senti moins seul en la regardant. J'ai lu le livre



qu'elle lisait, tout heureux d'y trouver des marques. Et depuis, je ne passe pas un jour sans y penser. Il me semble que si j'avais ce portrait ici,

l'Ermitage serait moins triste; mais pour compléter le charme du visage, il faudrait avoir aussi le jasmin grimpant du pavillon, les roseaux du bord de l'eau, et les petites plantes sauvages du fossé, dont la saveur amère me revient en écrivant ces lignes.





Un soir, en rentrant.

... Trouvé encore un Prussien mort. Celui-là était couché dans un fossé du bord de la route. C'est le troisième... Et toujours la même blessure, une entaille effroyable à la nuque... C'est comme une signature, toujours de la même main.

Mais qui?...





15 novembre.

... Pour la première fois depuis longtemps, je puis mettre une date à mon journal, et me reconnaître un peu dans cet embrouillement de journées uniformes. Ma vie est toute changée. L'Ermitage ne me paraît plus aussi muet, aussi triste; il y a maintenant de longues causeries à voix basse la nuit près des feux couverts dont nous emplissons la cheminée de la salle. Le Robinson de la forêt de Sénart a trouvé son Vendredi, et voici dans quelles circonstances.

Un soir de la semaine dernière, vers les huit ou neuf heures, pendant que j'étais en train de faire rôtir une belle poule faisane à un tournebroche de mon invention, j'entendis des coups de fusil du côté de Champrosay. C'était si extraordinaire, que je restai très attentif, tout prêt à éteindre mon feu, à faire disparaître cette petite lueur qui pouvait me trahir. Presque aussitôt des pas précipités, très lourds sur le gravier de la route, se rapprochèrent de l'Ermitage, suivis d'aboiements et de galops furieux. On avait l'impression d'un homme relancé, chassé à courre, avec des chevaux et des chiens acharnés sur ses talons. En frissonnant, gagné par cette terreur vivante que je sentais arriver vers moi, j'entr'ouvris ma fenêtre. Dans le clos plein de lune, un homme entrait à ce moment, courant vers la maison du garde avec une certitude qui me frappa. Certainement il connaissait les êtres. Au passage, je ne pus distinguer ses traits. Je vis seulement la blouse bleue d'un paysan, toute remontée dans l'agitation d'une course folle. Par une croisée défoncée, il sauta dans la maison des Guillard, et disparut dans la nuit du logis vide. Derrière lui un grand

chien blanc arrivait à l'entrée du cloître. Dérouté une minute, il resta là à remuer la queue et à renifler, puis il se coucha de tout son long devant le vieux portail, donnant de la voix pour attirer les chasseurs. Je savais que les Prussiens avaient souvent des chiens avec eux, et je m'attendais à voir paraître une patrouille de uhlans... La vilaine bête! comme je l'aurais étranglée volontiers, si elle avait été à portée de mon bras. Je voyais déjà l'Ermitage envahi, fouillé, ma retraite découverte, et j'en voulais à ce malheureux paysan d'être venu se réfugier tout près de moi, comme si la forêt n'avait pas été assez grande. Quel sentiment égoïste que la peur!...

Heureusement, les Prussiens n'étaient sans doute pas en nombre, et le noir, l'inconnu de la forêt les intimida. Je les entendis rappeler leur chien, qui continuait devant la porte ses hurlements, ses petits cris de bête en arrêt. A la fin pourtant il se décida à partir, et le bruit de ses bonds à travers les branches, les feuilles mortes, se perdit au loin. Le silence qui suivit me glaça. Il y avait un homme là, en face de moi. Par l'ouverture ronde de ma lucarne, j'essayais de percer

l'ombre d'un regard. La petite maison du garde était toujours morne et silencieuse, avec les trous noirs de ses fenêtres sinistres sur la façade blanche. Je me figurais le malheureux blotti dans un coin, transi, peut-être blessé. Allais-je le laisser sans secours?... Mon hésitation ne fut pas lon-



gue... Mais juste au moment ou j'entr'ouvrais doucement ma porte, elle reçut du dehors une poussée violente, et quelqu'un se précipita dans la salle :

— N'ayez pas peur, monsieur Robert, c'est moi... C'est Goudeloup...



Dans le clos plein de lune, un homme entrait.

C'était le fermier de Champrosay, celui-là même que j'avais vu la corde au cou, prêt à être pendu dans la cour de sa ferme. A la lueur du feu, je le reconnus tout de suite; pourtant il avait quelque chose de changé. Hâve, maigri, envahi par une barbe trop longue, son regard aigu, sa lèvre serrée en faisaient un être bien différent du fermier aisé, heureux, que j'avais connu autrefois. Du coin de sa blouse, il essuyait du sang sur ses mains.

— Vous êtes blessé, Goudeloup?

Il eut un petit rire singulier :

— Non... non... C'en est un que je viens de sai gner là-bas sur la route. Seulement cette fois je n'ai pas eu de chance. Il en est venu d'autres pendant que je travaillais... C'est égal! Celui-là ne se relèvera pas.

Et il ajouta, toujours avec son petit rire féroce qui découvrait ses dents espacées comme des dents de loup :

— Voilà le quinzième que je couche depuis deux mois... J'espère que c'est joli pour un homme seul, et qui n'a pas d'autre arme que ça.

Il avait tiré de sa blouse un sécateur, un de ces

grands ciseaux de jardinier qui servent à tailler les rosiers, les arbustes. J'eus un frisson d'horreur en regardant cet outil d'assassin au bout de cette main sanglante; mais j'étais muet depuis si longtemps, privé de toute communication avec un être humain, que, ce premier mouvement de répulsion vaincu, je fis asseoir ce malheureux à ma table. Alors, dans le bien-être de la petite salle, à la chaleur des bourrées, à l'odeur du faisan qui achevait de se dorer devant la flamme, sa figure de fauve sembla s'adoucir. Ses yeux habitués à l'ombre des longues nuits clignotèrent un peu, et d'une voix tranquille il me raconta son histoire.



— Vous m'avez cru pendu, monsieur Robert; eh ben! moi aussi j'ai cru que je l'étais... Figurez-vous que lorsque les uhlans sont arrivés devant la ferme, j'avais d'abord essayé de me défendre; mais ils ne m'ont pas même donné le temps de décharger mon second fusil. Pas

plutôt le premier coup parti, le portail était forcé, et j'avais trente de ces bandits sur le dos.



Ils m'ont mis la corde du grenier au cou, et hissé!... Pendant une minute, tout étourdi de ne plus sentir la terre sous mes pieds, j'ai vu

tourner autour de moi la ferme, les hangars, les chenils, ces grosses faces rouges qui riaient en me regardant, et vous-même que j'apercevais là-bas dans la brèche du mur, pâle comme un fantôme. Cela me faisait l'effet d'un rêve!... Voilà que tout à coup en me débattant, je ne sais pas pourquoi l'idée m'est venue de faire le signe de détresse maçonnique. J'avais appris ça dans ma jeunesse, du temps que je faisais partie de la loge du Grand-Orient. Aussitôt mes bandits lâchent la corde, et je retrouve la terre sous mes pieds. C'était leur officier, — un gros à favoris noirs, — qui m'avait fait dépendre, rien que pour mon geste.

« — Vous êtes franc-maçon, me dit-il tout bas en très bon français, je le suis aussi... et je n'ai pas voulu laisser sans secours un frère qui m'implorait... Filez vite et qu'on ne vous revoie plus!... »

Je suis sorti de chez moi, la tête basse, comme un mendiant. Seulement je ne suis pas allé bien loin, vous pensez. Caché dans les débris du pont, vivant de raves crues et de prunelles, j'ai assisté au pillage de mon bien; les greniers vidés, la pou-

lie grinçant tout le jour pour descendre les sacs, le bois brûlé en pleine cour, de grands feux autour desquels on buvait mon vin, et mes meubles, mes troupeaux s'en allant pièce à pièce par les routes. Enfin, quand il n'est plus rien resté, chassant devant eux ma dernière vache à coups de fouet, ils sont partis en mettant le feu à la maison. Ce soir-là, lorsque j'ai eu fait le tour de ma ruine, lorsque j'ai calculé, en pensant aux enfants, que de toute ma vie je ne pourrais plus réunir un bien pareil, même en me tuant de travail, je suis devenu fou de rage. Le premier Prussien que j'ai rencontré sur la route, j'ai sauté dessus comme une bête sauvage, et je lui ai coupé le cou avec ça...

A partir de ce moment, je n'ai plus eu que cette idée, faire la chasse aux Prussiens. J'ai tenu l'affût la nuit, le jour, m'attaquant aux traînards, aux maraudeurs, aux estafettes, aux sentinelles. Tous ceux que je tue, je les porte dans les carrières, ou je les jette à l'eau. C'est cela surtout qui est pénible. Différemment, doux comme des agneaux. On en fait autant dire ce qu'on veut... Pourtant, celui de ce soir était plus solide que les

autres; et puis, c'est ce satané chien qui a donné l'éveil. Aussi maintenant, il va falloir se tenir tranquille un bout de temps; et avec votre permission, monsieur Robert, je passerai quelques jours chez vous...

Tout en parlant, il avait repris sa physionomie sinistre et la fixité singulière que ses terribles affûts ont donnée à son regard. Quel sinistre compagnon je vais avoir là!...





20 novembre...

Nous venons de passer une semaine terrible. Pendant huit jours, des patrouilles prussiennes n'ont cessé de parcourir la forêt dans tous les sens. Elles longeaient les murs de l'Ermitage, entraient même dans le clos; mais la petite maison du garde pillée et grande ouverte, les lierres, les ronces qui donnent à la mienne un aspect si délabré, nous ont sauvés. Mon compagnon et moi, nous sommes restés tout le temps enfermés, assourdissant nos pas dans la salle, nos voix près du foyer, et ne faisant plus de feu que la nuit.

Si l'on nous avait découverts cette fois, c'était la mort. Aussi j'en voulais un peu à Goudeloup d'avoir fait de moi son complice, en venant se ré fugier ici. Le paysan le comprenait, et, à plusieurs reprises, il m'a proposé de s'en aller chercher un abri ailleurs. Mais je n'ai jamais pu y consentir.



Pour me remercier de mon hospitalité, il me rend une foule de petits services. Très empressé, très adroit à tous les détails de la vie pratique que j'ignore, il m'a appris à faire du pain mangeable, du vrai cidre, de la bougie. C'est plaisir de le voir s'activer tout le jour, restreignant à l'espace étroit de notre unique salle ses facultés de travail et d'ordre, qu'il élargissait autrefois à la gérance de sa vaste ferme et de ses cinquante arpents de terre. Morne et silencieux du reste, immobile le soir pendant des heures, la tête dans ses mains comme tous ces travailleurs acharnés en qui la vie physique surmenée endort la vie morale; et je souris quelquefois en remarquant que, malgré les

circonstances dramatiques où nous vivons, il a conservé l'habitude des repas prolongés et met



le temps d'une halte entre chaque bouchée. Tel qu'il est cet homme m'intéresse. C'est le paysan dans toute sa férocité native. Sa terre, son bien,

lui tiennent autrement au cœur que la patrie, la famille. Il me dit avec naïveté les choses les plus monstrueuses. S'il en veut aux Prussiens, c'est seulement parce qu'ils ont brûlé sa ferme ; et les laideurs de l'invasion ne l'émeuvent que lorsqu'il songe à sa moisson perdue, à ses champs restés déserts là-bas, sans labour ni semence.





22 novembre...

Aujourd'hui nous avons eu ensemble une longue conversation. Nous étions sous le hangar, assis en travers d'une échelle; et malgré la froideur de l'air imprégné de pluie qui nous arrivait de la forêt avec des parfums de bois humide et de sol détrempé, nous éprouvions à respirer le plaisir de deux marmottes sortant de leur terrier. Goudeloup fumait une pipe bizarre qu'il s'est faite d'une coquille de colimaçon, et il y mettait une exagération de bien-être et de contentement

qui n'était pas sans malice. Malgré ma grande envie de fumer, j'ai déjà refusé plusieurs fois de me servir de son tabac, sachant bien comment il se le procure, et m'attendant toujours à y voir des petites floches du drap bleu dont sont faits les uniformes prussiens. Comme il me surprenait la narine ouverte, humant cette bonne odeur de fumée qui me tentait, il m'a dit avec ce sourire matois des paysans qui plisse les yeux en amincissant la lèvre un peu mauvaisement :

— Eh bien! voyons, vous ne fumez donc point?...

MOI.

Non, merci. Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas de votre tabac.

GOUDELOUP.

Parce que je suis allé le prendre dans leurs poches? Pourtant c'était mon droit. Ils m'ont assez volé pour que je les vole aussi: et ce n'est pas quelques poignées de mauvais tabac qui me paieront tout mon blé, toute mon avoine...

MOI.

Avec cette différence que ces gens vous ont laissé la vie, tandis que vous...



L'affût.

GOUDELOUP.

Oui, c'est vrai, ils m'ont laissé la vie, mais ils m'ont brûlé ma ferme... ma pauvre ferme! C'était moi qui l'avais fait bâtir... Et mes troupeaux, et ma moisson; dix ares de récolte! Tout cela était assuré contre la grêle, l'incendie, le tonnerre; mais qui m'aurait dit que si près de Paris, avec tant d'impôts qu'on nous faisait payer pour avoir de bons soldats, il aurait fallu m'assurer contre les Prussiens? A présent je n'ai plus rien. Est-ce que ce n'est pas pire que la mort, des catastrophes pareilles?... Ah! oui, ils m'ont laissé la vie, les misérables. Ils m'ont laissé la vie pour aller aux portes, tendre la main avec la femme et les enfants. Voyez-vous, quand je pense à ça, il me vient des colères rouges, des envies de sang, de..

MOI.

Comment! vous n'en avez donc pas assez tué?..

GOUDELOUP.

Non, pas encore assez... Je vais même vous avouer une chose, monsieur Robert. Vous êtes un bon garçon, vous m'avez bien accueilli, et ce n'est certes pas à dédaigner, du temps qu'il fait, une cheminée comme la vôtre. Eh bien! tout de même

il y a des moments où je m'ennuie chez vous. J'ai envie de me sauver, de recommencer mes affûts au bord du chemin. C'est si amusant d'attendre un de ces gueux-là au passage, de le guetter, de le suivre, de se dire : « Pas maintenant... » et puis hop ! on saute dessus et on le couche... Encore un qui ne mangera pas de mon blé !

MOI.

Vous que j'ai connu si doux, si tranquille, comment pouvez-vous parler de tout cela sans la moindre émotion ?

GOUDELOUP.

Faut croire qu'il y avait au fond de moi une mauvaise bête que la guerre a fait sortir... Pourtant la première fois, je dois dire, ça m'a saisi. C'était ce soldat du train que j'ai rencontré le soir même de ma ruine. Je tapais de toutes mes forces sur l'uniforme, sans bien me rendre compte qu'il y avait un homme dessous ; puis, quand j'ai senti fléchir ce grand corps, ce sang, cette chaleur vivante, qui m'inondait, alors j'ai eu peur. Mais, tout de suite, j'ai pensé aux sacs de farine crevés, éventrés dans ma cour; et je n'ai plus rien eu.

MOI.

Puisque vous leur en voulez tant, pourquoi n'essayez-vous pas de rentrer dans Paris ou de



rejoindre les armées de province? Vous pourriez vous battre à visage découvert, tuer des Prussiens, sans traîtrise, sur un champ de bataille.

GOUDELOUP.

Aller à la guerre, monsieur Robert?... Mais je ne suis pas un militaire! Mes parents ont même payé assez cher pour m'empêcher de l'être... Je suis un paysan, moi, un malheureux paysan qui se *revenge*, et qui n'a besoin de personne pour l'aider.

A mesure qu'il me parlait, je voyais revenir en lui l'être farouche que j'avais recueilli un soir. Les yeux fous se rapprochaient du nez. Ses lèvres se pinçaient. Ses doigts crispés cherchaient une arme...





28 novembre.

Il est parti. Je devais m'y attendre. Le misérable s'ennuyait de ne plus tuer. Avec la promesse de venir quelquefois la nuit gratter à ma porte, il s'est enfoncé dans l'ombre moins sinistre que lui-même. Eh bien ! si brute qu'il fût, je le regrette. La solitude amène à la longue une torpeur, un endormement de tout l'être, qui a vraiment quelque chose de malsain. Il y a dans la parole une mise en train pour les idées. A force de parler à ce paysan de patrie, de dévouement, j'ai

réveillé en moi tout ce que je m'acharnais à faire naître en lui. Je me sens tout autre maintenant. Et puis la guérison, la conscience de la force qui revient de jour en jour... Je voudrais agir, me battre ..





30 novembre, 1er, 2 décembre.

Un froid épouvantable. Vers Paris, la canonnade résonne de toute la sécheresse du sol et de l'air. Je n'avais encore rien entendu de pareil. Ce doit être une vraie bataille. Par moments, il me semble qu'elle se rapproche, car je distingue les feux de peloton, les déchirements horribles des mitrailleuses. Tout autour d'ici, il y a une agitation générale, et comme des contre-coups de la bataille. Sur la route de Melun, c'est un mouvement continuel de troupes. Sur celle de Corbeil,

des estafettes effarées filent au grand galop... Que se passe-t-il donc?... Malgré le froid, je vais, je rôde, cherchant les routes du bois où la canonnade m'arrive plus distincte...

Quelquefois je fais ce rêve : Paris sortant des remparts où il est prisonnier, les troupes françaises arrivant jusqu'ici, la forêt de Sénart pleine de pantalons rouges, et moi-même me mêlant à eux pour chasser les Prussiens, reconquérir la France... Dieu!...





5 décembre.

A la canonnade incessante de ces derniers jours a succédé un silence de mort. Que se passe-t-il? Je suis dans une anxiété horrible. Si Paris était sorti de ses murs et marchait maintenant par les routes, les Prussiens débandés, refoulés, encombreraient la campagne, changeraient leurs campements. Mais non. Depuis hier, je ne fais que parcourir dans tous les sens les quatre lieues de forêt qui m'entourent comme une muraille, et c'est en vain que j'interroge les chemins environnants, silencieux, mornes comme à l'ordinaire. De loin, à travers les branches, j'ai aperçu, en approchant

de Montgeron, une compagnie de Bavarois faisant l'exercice au découvert d'une immense plaine. Alignés tristement sous le ciel bas et jaune, ils remuaient d'un air résigné la boue de cette terre morte, privée de semence... Évidemment, Paris n'a pas fait encore sa trouée; mais il ne s'est pas rendu non plus, car ces soldats avaient des mines bien piteuses pour des triomphateurs.

Sur leurs têtes, des tourbillons de corbeaux passaient s'en allant tous vers la grande ville, avec des cris, des repos aux plis de terrain. Jamais je n'en avais tant vu, même aux hivers paisibles où la France entière est semée de blé. Cette année, c'est une autre semence qui les attire.





6 décembre.

Dieu soit loué! Paris est encore debout et bien vivant. J'ai eu de son existence une preuve charmante. J'étais ce matin au puits du cloître, quand j'ai entendu du côté de Draveil une fusillade assez vive. Presque aussitôt un bruit singulier, comme le claquement de toile d'une voile en pleine mer, l'effort d'un cordage qui crie en se tendant, a passé dans l'air au-dessus de moi. C'était un ballon, un beau ballon jaune, très visible sur la teinte sombre des nuages. D'où j'étais, il me semblait

flotter à la pointe des arbres, quoiqu'en réalité il fût beaucoup plus haut. Je ne puis dire combien la fragilité de ce ballon de soie, dont je voyais très bien le filet d'enveloppe, m'a ému, enthousiasmé. Je songeais qu'en effet au-dessus de toute cette France vaincue planait encore l'âme de Paris, une force vive plus puissante que tous les canons Krupp rassemblés, et moi, Parisien, cela me rendait fier. J'avais envie de pleurer, de crier, d'appeler. J'ai levé les bras en l'air vers deux points noirs immobiles au bord de la nacelle, deux vies humaines ballottées par tous les courants du ciel, au-dessus des rivières où l'on se noie, des précipices où l'on se brise et des armées prussiennes que l'on doit voir de là-haut comme d'immenses grouillements de fourmilières au ras du sol... Une ligne noire très légère s'est dessinée sous le ballon. J'ai entendu dans les branches un bruit de sable répandu, et la vision s'est perdue au fond des nuages.





C'était un ballon.



9 décembre.

Qu'est-ce que je fais ici? En vérité, je commence à être honteux de mon inaction... Aujourd'hui j'avais du pain à cuire, je n'en ai pas eu le courage. Tous ces détails auxquels je prenais plaisir, — comme les reclus, les solitaires, ces égoïstes déguisés, — à présent je les trouve méprisables. Me voilà tout à fait guéri, à peine quelques douleurs les jours de grand froid. Je n'ai plus le droit de rester à l'Ermitage. Ma place est là-bas sur le rempart, avec les autres... Mais

comment faire pour les rejoindre? Il paraît que l'investissement est très serré, que d'une sentinelle à l'autre il n'y a qu'une portée de fusil. Si au moins j'avais un compagnon, quelqu'un du pays qui connût bien les routes. Je pense à Goudeloup. Je n'aurais pas dû le laisser partir. Qui sait où il est maintenant? Peut-être pendu à quelque croix de carrefour, ou mort de froid au fond d'une carrière. Pourtant l'autre soir, du côté des Meillottes, j'ai entendu un cri, rien qu'un cri, mais horrible, long, désespéré comme un sanglot, et tout de suite j'ai pensé : « Goudeloup est là »... Eh oui, cet homme est un assassin. Mais au moins il agit, il satisfait grossièrement un besoin de vengeance, de justice, qui est en lui. Moi, je mange, je me chauffe, je dors. De nous deux, quel est le plus méprisable?





10 décembre.

Retourné à Champrosay par un froid terrible. Les maisons au long de la route, aveugles de toutes leurs fenêtres noires, avaient l'air de mendiantes tristes. J'ai revu le parc, le pavillon du bord de l'eau, et le portrait souriant qui l'habite. Le froid n'avait pas terni le visage reposé, ni les teintes douces de la robe d'été. Seulement le regard m'a semblé plus ferme, plus sévère, comme si j'y sentais un reproche. Dès le seuil, j'ai compris qu'on ne m'acceptait plus là. Discrètement

j'ai refermé la porte, descendu les marches couvertes de mousse gelée... Et toute la nuit, ce clair regard de Parisienne m'a poursuivi comme un remords.





J'ai trouvé un pigeon.



11 décembre...

Ce matin, en allant relever les collets au fond du jardin, j'ai trouvé un pigeon. Cela m'a étonné. Les pigeons familiers ne restent pas sur les toits déserts, et jusqu'à présent je n'avais pris que des tourterelles des bois. Celui-ci était bien un pigeon domestique, assez gros, les pattes et le bec roses, les ailes mêlées de roux et de blanc. Le collet ne l'avait pas blessé; il était surtout engourdi par le froid. Je l'ai porté chez moi, devant le feu, et là, en le tenant des deux mains sans qu'il fît le moin-

dre effort pour s'échapper, comme une bête privée, j'ai distingué sur une de ses ailes un chiffre imprimé : 523, et plus bas : *Société de l'Espérance.* Puis sous les plumes, j'ai trouvé un tuyau un peu plus fort que les autres, où tremblait une petite feuille de papier-pelure roulée très fin. J'avais pris un pigeon messager. Venait-il de Paris ou de la province? Portait-il la victoire ou la défaite, une bonne ou mauvaise nouvelle?... Je l'ai regardé longtemps avec une tendresse religieuse. Libre dans la salle, il tournait tranquillement en becquetant entre les carreaux. Peu à peu ses plumes se sont gonflées à la chaleur, les forces lui sont revenues. Alors j'ai ouvert la fenêtre toute grande, et l'ai posé sur le rebord. Il y est resté un moment, scrutant le ciel, allongeant le cou, cherchant à retrouver sa direction. Enfin, il est monté droit en l'air, puis à une certaine hauteur, tout blanc dans le jour sombre, il a tourné brusquement vers Paris. Ah! si je pouvais prendre le même chemin que lui...





15 décembre...

C'est décidé. Nous partons demain. Je dis « nous » parce que Goudeloup est venu me retrouver. Je l'ai vu arriver hier à la brune, plus hâve, plus effrayant que l'autre fois. Le malheureux en est à son *vingt et unième!...* Pourtant sa vengeance commence à avoir assez de sang. En outre il est traqué. Les affûts deviennent très difficiles. Aussi je n'ai pas eu de peine pour le décider à tenter l'expédition de Paris avec moi. Nous partirons demain à la nuit, dans mon bateau qui est

resté là-bas en Seine, amarré à sa bouée sous les saules de la rive. C'est une idée de Goudeloup. Il croit qu'avec une nuit très noire nous pouvons gagner par eau le Port-à-l'Anglais, et de là, en rampant sur le chemin de halage, atteindre la première barricade française. Nous verrons bien... J'ai préparé mon revolver, des couvertures, deux ou trois pains, et une grosse gourde d'eau-de-vie.

Certes l'aventure est dangereuse; mais depuis que je suis résolu à la tenter, je me sens plus tranquille. Au lieu de me troubler, le canon de Paris m'électrise. Il me fait l'effet d'un appel; et chaque fois qu'il gronde, j'ai envie de répondre : « On y va! » Je pense que le portrait du pavillon me sourit dans son cadre d'or, et a repris sa calme physionomie d'image... Un seul regret en quittant l'Ermitage : que deviendra mon pauvre Colaquet? Je laisse l'écurie ouverte pour qu'il puisse chercher sa vie dans la forêt. J'entasse près de lui mes dernières bottes de paille, et, en faisant ces préparatifs, j'évite de rencontrer ses yeux étonnés et bons qui ont l'air de me dire avec reproche : « Où vas-tu? »

... Et maintenant, sur ma table, ouvert à cette

page inachevée, j'abandonne mon journal avec ces derniers mots qui le termineront sans doute : En route pour Paris ! . . . .







Écrit à tâtons, la nuit...

Je rentre... Goudeloup est mort... voyage manqué.

26 décembre...

Dix jours! je ne suis resté absent que dix jours, et il me semble qu'avec la multitude d'images, de silhouettes, d'impressions confuses et terribles que je rapporte de mon voyage si court, il y aurait de quoi remplir plusieurs existences. Maintenant que me voici revenu et qu'à l'étroit de mon Ermitage

tous ces souvenirs me hantent et me tourmentent, je vais essayer de les écrire uniquement pour m'en débarrasser.

Partis la nuit du 16. Nuit très froide, sans lumière au ciel, éclairée du sol blanc de givre. Les



arbres cristallisés ressemblaient tous à de grandes aubépines fleuries avant la venue des feuilles. Nous traversons un Champrosay lugubre et silencieux comme le givre qui tombait et s'amassait sur ses toits froids, au lieu de fondre doucement au bord des gouttières, à la chaleur des feux allu-

més. Pas de Prussien sur l'horizon, et c'est un bonheur, car dans la grande plaine nue nos deux silhouettes étaient très distinctes. Je trouve mon bateau dans une petite anse cachée entre les rives.



C'est une norvégienne très légère. Les rames garnies de linge, nous nous embarquons sans bruit. seuls sur la rivière, heurtés de temps en temps par des glaçons qui glissent à fleur d'eau comme

des blocs de cristal. Bien des fois, les années précédentes, je m'étais embarqué par des nuits aussi sombres, aussi froides, pour aller poser ou visiter mes *verveux*. Mais quelle vie s'agitait alors sur la rivière autour de moi! Une vie un peu mystérieuse, rêveuse, s'imprégnant de silence au sommeil environnant. Les longs trains de bois, avec leurs feux d'avant et d'arrière, des silhouettes debout près du gouvernail, descendaient lentement vers Paris, traversant toute cette ombre champêtre pour entrer au jour levant en plein Bercy, dans les quartiers bruyants et populeux. Sur la rive, des wagons passaient; l'express de nuit se déroulait aux sinuosités de la voie comme un serpent aux yeux de feu. Et l'on rêvait à toutes les raisons lugubres ou joyeuses qu'avaient ces gens de se déplacer ainsi... De loin en loin, au bord du fleuve qui mouillait presque leurs murs, des maisons d'éclusiers, des baraques de passeurs, des auberges pour la marine reflétaient dans l'eau vague la lueur de leurs vitres troublées.

Aujourd'hui, rien de tout cela. Nous avions devant nous comme une rivière nouvelle, noire et déserte, dérangée par tous ces points brisés qui



Nous croisions un lourd bachot.

changeaient les courants. Cependant je menais assez bien notre petite norvégienne, donnant à peine quelques coups d'aviron, juste assez pour tenir le milieu de l'eau et éviter les îles submergées, distinctes à des pointes de saules.

— Ça va bien. . me disait tout bas Goudeloup.

A ce moment, le bruit d'une rame tombant dans un bateau nous arriva du bord, puis une forte voix méridionale cria à travers la nuit :

— Allons, passeur, dépêchons!...

— C'est le médecin de Draveil, murmura mon compagnon.

J'avais reconnu, moi aussi, cette voix de brave homme qu'on entend jour et nuit sur toutes les routes du pays, toujours encourageante et pressée. Comment se trouvait-il là? Il était donc resté à Draveil?... J'avais envie de lui crier : « Bonsoir, docteur! » Mais une pensée me retint. Une heureuse pensée, ma foi! car presque aussitôt nous croisions un lourd bachot traversant d'un bord à l'autre avec une lanterne à l'avant; et j'aperçus, à côté du bon docteur R... et de son éternel chapeau de feutre mouillé à toutes les pluies de Seine-et-Oise, des casques luisants.

Nous étions, par bonheur, hors du rayon de leur lanterne qui rendait plus obscure l'ombre où notre bateau glissait, et nous passâmes inaperçus.



Un autre danger, non moins grave, nous attendait un peu plus loin : le pont du chemin de fer dont on avait fait sauter trois arches et qui encombrait la rivière de ses gigantesques débris. Je


AMontégut

ne sais vraiment pas comment nous pûmes, sans nous engloutir et nous briser, franchir à l'aveuglette ce sinistre barrage. A Port-Courcelles, mêmes transes. Les saules noueux, énormes, des deux îles, formaient dans la nuit autant d'écueils que nous eûmes la chance d'éviter.

Enfin voici Ablon et son écluse. D'ici, le canon de Paris, distinct, terrible, nous envoie à chaque minute l'éclair rougeâtre de son bruit de tonnerre... Nous devions nous y attendre : l'écluse est fermée. Heureusement notre barque est légère, et nous pourrons à nous deux, comme j'ai fait tant de fois, la hisser sur la berge et passer de l'autre côté du barrage. Nous abordons à ce petit escalier où l'aubergiste d'Ablon dépouille ses anguilles, les dimanches d'été, où les pêcheurs à la ligne s'installent, inondés de soleil de la pointe de leurs chapeaux canotiers à leurs pieds chaussés d'espadrilles. C'est étonnant comme le danger change l'aspect des choses!... Arrivé aux dernières marches de l'escalier, j'aperçois à dix pas de moi dans le noir une sentinelle se promenant de long en large sur le quai. Plus bas, la maison d'écluse, transformée en poste prussien, a toutes ses fe-

nêtres allumées. Je veux vite redescendre, rembarquer, gagner l'autre rive; mais Goudeloup ne m'écoute pas. Ses yeux restent obstinément fixés sur cette ombre qui se découpe dans le brouillard et marche en sifflant au-dessus de nos têtes. J'essaie de l'entraîner. Il m'échappe, fait un bond... J'entends un bruit sourd, une plainte étouffée, des buffleteries secouées et la chute lourde d'un corps.

— Vingt-deux!... dit Goudeloup, glissant tout essoufflé le long du talus.

Mais le malheureux soldat qu'il vient de laisser étendu sur la berge a trouvé avant de mourir la force de décharger son fusil. Ce coup de feu met les deux rives en émoi. Impossible d'aborder. Nous gagnons vite le milieu de l'eau, et nous remontons à force de rames. C'est comme un mauvais rêve. Le vent, le courant, tout est contre nous; et pendant que de l'écluse une barque se détache, éclairée d'un falot qui plonge, reparaît, nous guette, vient droit de notre côté, un autre bateau s'approche en sens inverse.

— A la drague... me dit Goudeloup dans l'oreille.

Près de nous, amarré à quinze ou vingt mètres du rivage, un bateau-dragueur dressait au-dessus



de l'eau sa masse sombre, ses tambours et sa chaine à godets pour tirer le sable. La Seine très haute l'inondait à demi et brisait à son avant avec

un grand bruit. Nous abordons; mais dans notre précipitation à nous réfugier sur cette épave, nous oublions de retenir notre norvégienne qui s'en va à la dérive avec les couvertures, les provisions



qu'elle contenait. C'est ce qui nous sauva. Cinq minutes après, un « hurrah » formidable nous apprit que les Prussiens venaient de trouver notre barque. La voyant vide, ils durent nous croire

noyés, engloutis; car, au bout d'un moment, les falots regagnèrent le rivage, et toute la rivière rentra dans son silence et dans sa nuit...

C'était une vraie ruine, cette drague où nous nous trouvions. Singulier abri craquant et criant de partout, et que la rivière battait avec rage. Sur le pont couvert de débris de bois, d'éclats de fonte, le froid était insoutenable. Nous dûmes nous réfugier dans la chambre de la machine à vapeur où l'eau, par bonheur, n'arrivait pas encore. Il s'en fallait de bien peu, car à plusieurs endroits les parois de la chambre étaient crevées presque à hauteur des vagues, et nous nous trouvions éclairés par le reflet plombé de la nuit sur l'eau. Quelles heures sinistres nous avons passées là! La faim, la peur, un froid terrible où nos membres étaient pris d'un engourdissement de sommeil contre lequel il fallait lutter... Tout autour l'eau bouillonnait, le bois gémissait; la chaîne à godets grinçait dans sa rouille, et là-haut, au-dessus de nos têtes, quelque chose comme la toile d'un drapeau trempé claquait au vent. Nous attendions le jour avec impatience, ne sachant pas au juste quelle distance nous séparait de la terre, ni

comment nous nous y prendrions pour l'atteindre. Dans le demi-sommeil, avec cette préoccupation de sauvetage, les secousses de la drague, le bruit d'eau qui nous entourait, j'avais par moments l'impression d'un lointain voyage et d'une nuit de tempête en pleine mer...

Quand, par les trous de la chambre noircis et déchirés comme après un bombardement, nous vîmes la rivière pâlir sous la lumière terne d'un petit jour d'hiver, nous essayâmes de nous orienter. Les coteaux de Juvisy, sortant du brouillard que les arbres hauts perçaient de leurs sommets morts, dominaient la rive la plus éloignée. De l'autre côté, à vingt-cinq ou trente mètres de la drague, les plaines rases et nues qui mènent à Draveil s'étendaient sans un soldat. Évidemment, c'était par là qu'il fallait fuir. La perspective d'un bain froid en plein décembre dans cette eau profonde, écumeuse, sillonnée de courants, était assez effrayante. Heureusement la chaîne en fer, qui attachait le bateau dragueur au rivage, tenait encore à son anneau, et nous avions la ressource de nous y cramponner et de nous faire guider par elle. Pendant que nous délibérions, un coup de

canon, assez rapproché, partit des hauteurs de Juvisy. Le sifflement d'un obus, sa chute dans l'eau, près de nous, suivirent presque aussitôt. Quelques secondes après, avant que notre étonnement fût diminué, un second obus tomba près de la drague. Alors je compris pourquoi ce drapeau, ces débris de bois, ces éclats de fonte, et cette odeur de poudre brûlée que nous avions remarquée dans la cabine. Le dragueur abandonné servait de cible aux Prussiens pour l'exercice du canon. Il fallait partir bien vite. Le froid de l'eau, son danger, n'étaient plus rien. En avant! Je prends la chaîne à deux mains et je m'affale à la rivière, Goudeloup derrière moi. Les doigts brûlés au frottement du fer, nous avancions lentement, paralysés par le courant, l'eau glaciale. Un nouveau coup de canon vint doubler nos forces. Gare! voilà l'obus. Cette fois il tombe en plein sur l'avant blindé de la drague, éclate, et nous couvre de débris. J'entends un grand soupir derrière moi... Non! jamais je n'oublierai le mouvement suprême de cette chaîne que j'ai sentie s'agiter, se débattre une seconde, puis remonter sur l'eau vivement, lâchée, abandonnée, légère entre mes mains...



Je prends la chaine à deux mains et je m'affale à la rivière.

Je me retourne, personne. Rien qu'un paquet de sang que la rivière emportait. Le malheureux avait dû être frappé à la tête, tué sur le coup... Un grand découragement me prit. Ce compagnon massacré près de moi, mon impuissance à le secourir... Pour rien, j'aurais lâché la chaîne, moi aussi. L'instinct de la vie l'emporta, et quelques minutes après j'abordais le rivage : mais je ne pus aller bien loin. Au bout de dix pas, succombant à l'émotion, à la fatigue, et à ce froid terrible qui me pénétrait par tous mes vêtements mouillés, je me laissai tomber au bord de la route, dans l'herbe sèche du fossé. Le trot bien connu d'un cheval, le roulement d'un vieux cabriolet, et la la bonne voix du docteur R... me tirèrent de ma torpeur.

— Comment! c'est vous... Qu'est-ce que vous faites là?

En un clin d'œil il m'eut enveloppé dans son manteau, enfoui dans la paille sous le tablier de la voiture, et nous voilà roulant vers Draveil, où le brave homme avait transformé sa maison en ambulance. Du cabriolet, je passai dans la remise. Là des vêtements secs, quelques grogs brûlants

m'eurent vite réchauffé. J'y restai jusqu'au soir sans oser remuer, comprenant bien, quoique le docteur ne m'eût rien dit, le grand risque qu'il courait à m'avoir recueilli. La maison était pleine de soldats, d'infirmiers. Des bottes sonnaient sur le pavé de la petite cour. Puis tout autour, de gros rires, des heurts de sabres, ce rude parler allemand, accentué encore d'insolence. J'entendais cela les yeux fermés, engourdi de bien-être, avec un vague souvenir du danger passé, la sensation froide de la rivière, et le soupir du pauvre Goudeloup resté navrant à mes oreilles.

A la nuit, le docteur vint me délivrer, et me conduisit dans la chambre de ses petits-enfants qu'il avait fait partir à l'approche des Prussiens. C'est là que je rouvris les yeux le lendemain matin. Après les horribles scènes de la veille, ces trois lits-berceaux, entourés de rideaux blancs, les jouets d'enfant traînant pêle-mêle dans la chambre avec des livres de classe, jusqu'au vague parfum de pharmacie s'exhalant d'un placard où le docteur enfermait des drogues, tout était bien fait pour me calmer, détendre mes nerfs surexcités. Un coq chantait dans une cour voisine; un âne se mit à

braire. Le village commençait à s'éveiller. Tout à coup une sonnerie, détonnant au milieu de ces bruits tranquilles, me rappela la triste réalité. C'étaient des allées et venues, des portes secouées... Je m'approchai de la fenêtre. La maison



du docteur regarde la rue par-dessus les plates-bandes du jardin étroit qui la précède. Elle est connue de tout le monde dans le pays, et la sonnette, à bouton de cuivre, qui se détache sur le mur blanc repeint à neuf, les meubles du petit salon, entrevus au rez-de-chaussée, lui donnent un

aspect à part de bourgeoisie modeste. Caché derrière les persiennes fermées, je voyais la rue noire de bérets alignés, s'appelant, se numérotant, prêts à partir. Parmi ces bérets, quelques casques bavarois apparaissaient. C'étaient des maréchaux des logis courant de maison en maison, inscrivant des numéros à la craie sur les portes, préparant les logements des troupes qui allaient arriver. Bientôt le régiment qui partait s'ébranla au son des tambours, pendant qu'à l'entrée du pays, du côté opposé, les clairons bavarois s'approchaient à grand bruit. Depuis trois mois, il en était ainsi dans ce malheureux village. La paille des campements n'avait pas le temps de froidir entre le départ d'un régiment et l'arrivée d'un autre...

Le docteur, qui venait d'entrer, me fit quitter la fenêtre :

— Prenez garde, monsieur Helmont; ne vous montrez pas. Il y a à la *Commandatur* un état dressé des quelques habitants restés dans le pays, et on nous surveille tous. Passé huit heures du soir, personne, excepté moi, n'a plus le droit de sortir... On a tant assassiné de Prussiens aux

environs! Draveil en porte la peine. Nous sommes réquisitionnés trois fois plus que les autres. Au moindre mot, on emprisonne; à la moindre révolte, on fusille. Nos malheureux paysans sont terrifiés. Ils s'espionnent, se dénoncent les uns les autres; et si l'un d'eux s'apercevait que je cache quelqu'un chez moi, il serait capable, pour s'épargner une réquisition, d'aller prévenir la *Commandatur*. Ce qui nous attendrait tous les deux, je m'en doute...

Il se méfiait tellement de mes imprudences, ce pauvre docteur, que tout le temps de mon séjour chez lui il garda la clef de ma chambre dans sa poche. Les persiennes et les fenêtres fermées me donnaient un jour de cachot, juste ce qu'il fallait pour lire. J'avais des ouvrages de médecine, quelques traductions dépareillées de la grande collection Panckoucke, et de temps en temps un numéro du journal français que les Prussiens publient à Versailles. Cela aussi c'était du français de traduction: nos défaites vraies ou fausses, racontées en ricanant, avec de grosses plaisanteries gauches et lourdes.

Quand j'avais assez de lire, par la fente des

persiennes je regardais la rue. Une vraïe rue de bourg. Les maisons alignées devant le pavé du trottoir, précédées de petits jardins, et montrant — dans l'espace qui les sépare entre elles — des treillis de branches, le tronc d'un gros orme, des horizons de plaine et de vigne qu'elles cachent à peine de leurs toitures basses. Puis des hangars, des écuries, une fontaine jaillissant d'un vieux mur, un grand portail de ferme, à côté de la maison du notaire, blanche, proprette, ornée de panonceaux. Sur tout cela la souillure de l'occupation. Des tricots de laine séchant sur les grilles, sur les persiennes. De grosses pipes à toutes les fenêtres. Et des bottes, des bottes. Jamais je n'avais tant entendu de bottes... En face de mes croisées se trouvait la *Commandatur*. Tous les jours on amenait là des paysans poussés à coups de crosses de fusil, de fourreaux de sabre. Les femmes, les enfants venaient derrière en pleurant; et pendant qu'on entraînait l'homme à l'intérieur, eux restaient sur la porte à expliquer leur affaire aux soldats qui écoutaient, dédaigneux, les dents serrées, ou riant d'un gros rire bête. Nul espoir de pitié ou de justice. Tout au bon plaisir du vain-

queur. Ils le savaient si bien, ces malheureux villageois, qu'à peine osaient-ils sortir, se montrer; et, quand ils se hasardaient dans la rue, c'était



navrant de les voir s'en aller le long des murailles, l'œil de côté, l'échine basse, obséquieux et vils comme des juifs d'Orient!

Quelque chose de bien navrant aussi, c'étaient ces voitures d'ambulance arrêtées devant notre porte, dans le vent, le froid, la pluie, la neige; ces gémissements de blessés, de malades descendant de voiture, abandonnés aux bras qui les portaient. Le soir venu, pour clôturer ces jours d'affreuse mélancolie, la retraite prussienne sonnait sous les ormes défeuillés, avec ses mesures lentes, espacées, et ses trois dernières notes jetées comme des cris d'engoulevent à la nuit qui s'approchait. A ce moment, le docteur entrait dans ma chambre, crotté, éreinté. Il m'apportait à manger lui-même, et, avec sa bonhomie habituelle, me racontait ses courses, ses visites, ce qu'il entendait dire de Paris, de la province, les malades qu'on lui amenait, ses disputes avec le major prussien qu'on lui avait adjoint pour diriger l'ambulance, et dont le pédantisme berlinois l'exaspérait. Nous parlions bas, tristement. Ensuite le brave homme me disait bonsoir. Resté seul, j'ouvrais ma fenêtre doucement et j'aspirais l'air une minute. Malgré le grand froid, cela me semblait bon. Dans le sommeil, le pays redevenait lui-même, reprenait son aspect des temps heureux.

Mais bientôt le pas d'une patrouille, la plainte d'un malade, le bruit du canon tonnant à l'horizon, me ramenaient vite à la vérité, et je rentrais dans ma prison, plein de rancune et de colère. Au bout de quelque temps, ce régime cellulaire au milieu de l'occupation me devint insupportable. Ayant perdu tout espoir de pouvoir entrer dans Paris, je regrettais mon Ermitage. Là, au moins, j'avais la solitude, la nature. Je n'étais pas tenté, comme ici, de me mêler aux injustices, aux brutalités, aux vexations perpétuelles de la rue, au risque de com promettre mon hôte. Je résolus de partir.

A ma grande surprise, le docteur n'essaya pas même de me détourner de mon projet.

— Vous avez raison, me dit-il tranquillement. Vous serez plus en sûreté là-bas.

Depuis, en y songeant, j'ai toujours pensé que quelque voisin avait dû m'apercevoir derrière mes persiennes, et que mon hôte, sans vouloir en convenir, craignait une dénonciation. Nous décidâmes donc que je quitterais Draveil le lendemain, de la même façon que j'y étais entré. La nuit venue, je descendis dans l'écurie. Je me blottis dans la paille du cabriolet, le manteau du docteur

par-dessus, et en route! Le trajet se fit sans encombre. Tous les cent ou deux cents mètres, une guérite bâtie aux frais de la commune se dressait sur le bord du chemin.

— *Wer da?* nous criait la sentinelle en armant son fusil.

Le docteur répondait :

— *Lazareth!*

Et le petit cabriolet continuait son roulement fêlé à travers les pierres. A la lisière de la forêt, il s'arrêta. La route était déserte. Je sautai à terre vivement.

— Prenez ceci, me dit l'excellent homme, en me tendant un panier rempli de vivres et de bouteilles... Enfermez-vous et ne bougez plus... j'irai vous voir bientôt.



Là-dessus il fouetta sa bête, et je me lançai dans le fourré. Un quart d'heure après, j'étais rentré à l'Ermitage.



3 janvier.

.... Il tombe, depuis quelques jours, une neige fine en tourbillons serrés. La forêt en est couverte. Autour de moi, le silence est tel, que j'entends le bruissement léger des flocons qui s'entassent. Impossible de sortir. Je regarde tomber du ciel jaune cette neige qui blanchit tout. Des oiseaux affamés viennent jusqu'à mon seuil. Des chevreuils se sont refugiés dans l'écurie, à la place de mon pauvre Colaquet dont je n'ai plus de nouvelles...





10 janvier.

... Visite du docteur. Les nouvelles sont mauvaises. Paris toujours enfermé, la province en désastre. Et les vainqueurs, fatigués d'une victoire si lente, multiplient les humiliations, les brutalités... A Draveil, la nuit de Noël, cinq ou six Bavarois attardés à boire dans un cabaret avec le vieux Rabot, l'ancien garde-champêtre, lui ont cassé la tête d'un coup de revolver. Le frère du malheureux, qui habitait en face, accourt au coup de feu et tombe à son tour, frappé à mort. Un

autre homme de la même famille est blessé grièvement. Autant il en serait venu, autant ils en auraient massacré, les misérables! L'affaire ayant fait grand bruit, un semblant d'instruction a été commencé; et le tout s'est terminé par une indemnité de *quarante mille francs* que la commune de Draveil est condamnée à payer aux Bavarois...





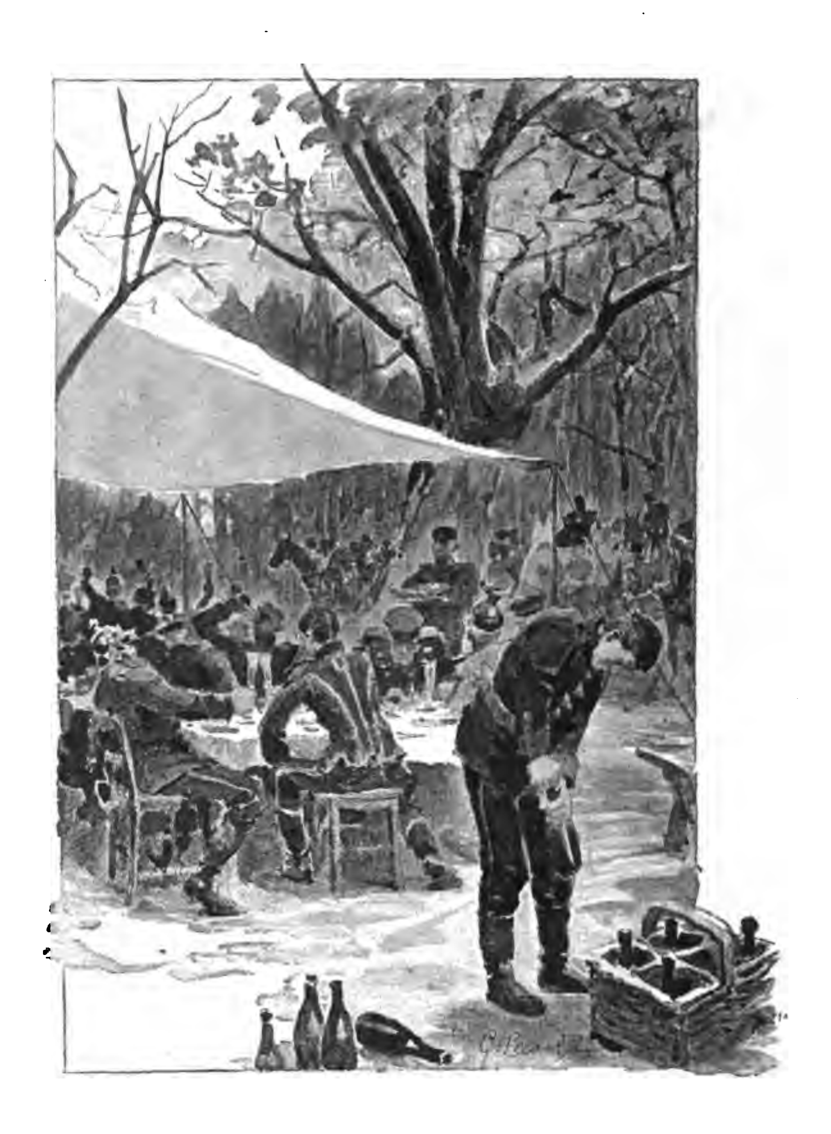
Lui ont cassé la tête d'un coup de revolver.



15 janvier.

... Ce matin, l'état-major du prince de Saxe a fait une grande battue de gibier dans la forêt. En entendant la fusillade si près de moi, j'ai eu une émotion terrible. Je croyais à l'arrivée de quelque avant-garde française; mais des fenêtres de l'atelier, qui dominent tout le bois, j'ai aperçu entre les branches défeuillées des nuées de rabatteurs en béret saxon courant et criant dans les fourrés, pendant que des chasseurs dorés et empanachés s'embusquaient à chaque tournant d'allée. Au

rond-point du *Gros-Chêne*, un immense feu de bivouac flambait devant une tente. C'est là que les chasseurs sont venus déjeuner au son des fanfares. J'entendais le bruit des verres, des bouteilles débouchées, les hourras des buveurs. Ensuite le massacre des chevreuils et des faisans a recommencé. Ah! si le père Guillard avait été là, lui qui savait si bien le compte de son gibier, surveillait les couvées, les terriers, connaissait l'allée favorite de ses chevreuils, comme il aurait souffert de voir tout ce saccage! Les ailes tournoyaient en l'air, ne sachant plus où voler pour éviter les coups de fusil. Les lièvres, les lapins éperdus partaient entre les jambes des chasseurs; et, au milieu de la déroute, un chevreuil blessé est venu se réfugier dans la cour de l'Ermitage. Les yeux des bêtes chassées ont une expression d'étonnement et de tendresse qui est vraiment navrante. Celle-là me faisait pitié, serrée à la margelle du puits, flairant le vent, marquant le sol de ses pattes sanglantes. J'en ai eu un redoublement d'indignation contre ce peuple pillard qui se précipite avec des voracités de sauterelles sur la France vaincue, ses vignes, ses maisons, ses blés, ses grands arbres,



J'entendais le bruit des verres, des bouteilles débouchées.

et, le pays une fois rasé, extermine jusqu'au gibier pour n'y rien laisser de vivant.

Je n'oublierai jamais cette chasse à côté de la guerre, sous ce ciel bas et sombre, dans ce paysage de frimas où l'éclair d'or des casques et des cors passant entre les branches, les galops, les hallalis faisaient penser au Chasseur noir des ballades allemandes. Au jour tombant, des files de charrettes sont venues relever au bord des routes tout ce gibier pitoyable et gémissant. C'était sinistre comme un soir de bataille.







19 janvier.

... On s'est battu toute la journée sous Paris. Seulement le fracas des mitrailleuses ne m'arrivait pas aussi distinct que le 2 décembre. J'ai trouvé qu'il y avait dans le bruit de cette bataille lointaine je ne sais quelle impression de lassitude et de découragement.

30 janvier.

... C'est fini. Paris se rend. L'armistice est signé.





DERNIERS FEUILLETS

J'arrête ici ce journal où j'ai essayé de faire tenir les impressions de mes cinq mois de solitude. Aujourd'hui, je suis retourné à Draveil dans la voiture du docteur, mais sans me cacher cette fois. Les routes étaient pleines de paysans qui reviennent chez eux. Plusieurs se sont déjà remis à la terre. Tous les visages sont tristes; mais on n'entend aucune plainte. Fatalisme ou résignation?

Dans le village, encore occupé, les Prussiens promènent leur triomphe, insolents de tranquillité. Ils m'ont cependant paru moins féroces avec les habitants. J'en ai vu qui s'en allaient en tenant des

enfants du pays par la main. Il y avait là comme un commencement de retour à leurs foyers délaissés, à leurs vies sédentaires troublées par cette longue guerre.... Le soir, en rentrant, j'ai aperçu sur le seuil de la maison du garde la mère Guillard en grand deuil, presque méconnaissable. Pauvre femme! son mari mort, son foyer en ruine. C'est le malheur complet. Je l'entendais pleurer en essayant de mettre en ordre les débris du ménage.

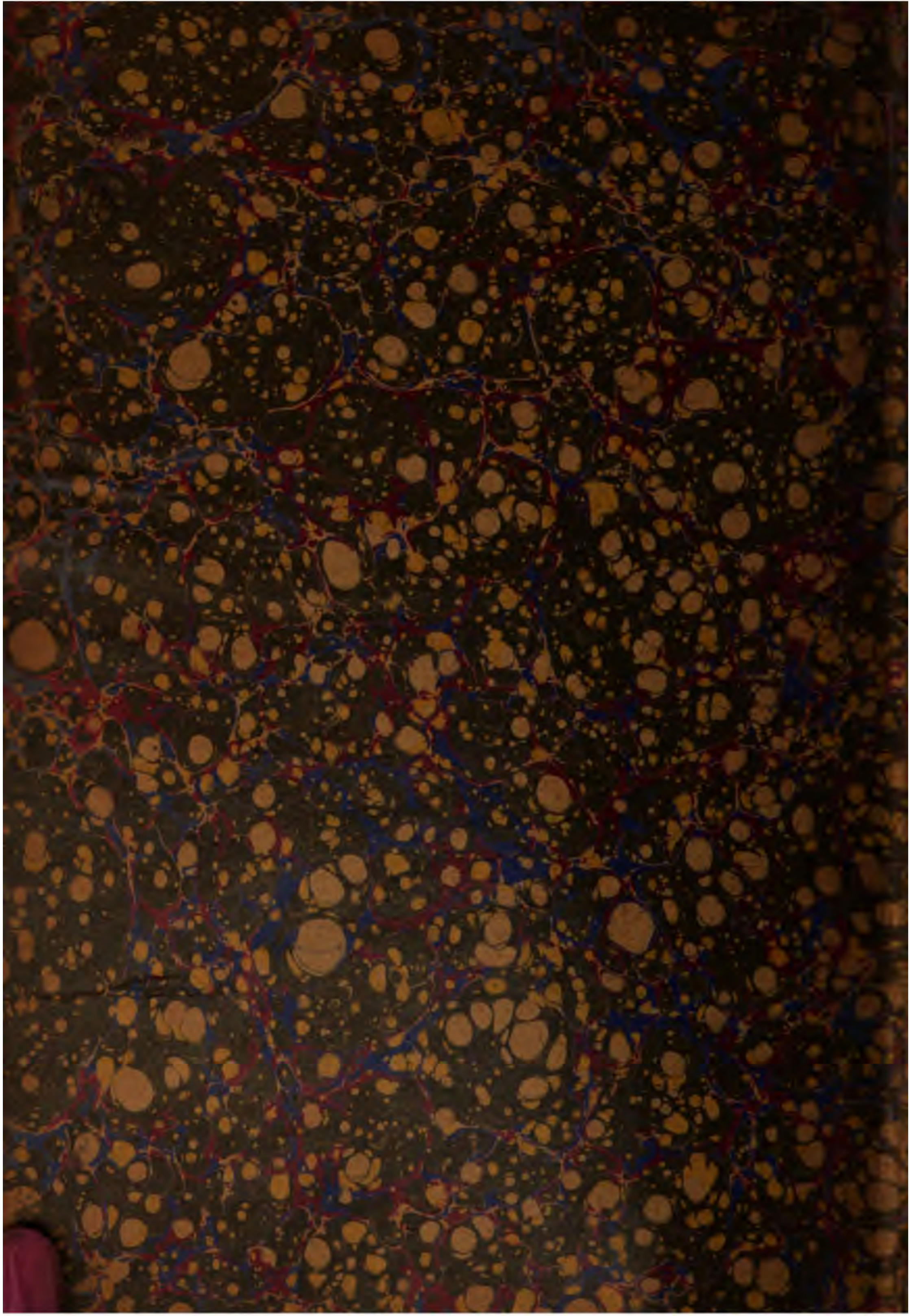
Maintenant tout se tait dans l'Ermitage. La nuit est claire, l'air très doux. Certainement le printemps est déjà sous cette neige qui commence à fondre. La forêt ne va pas tarder à bourgeonner, et je m'attends à voir bientôt des pointes d'herbes soulever les feuilles mortes. Là-bas, des grandes plaines tranquilles monte une buée pareille à la fumée d'un village habité; et si quelque chose peut consoler de la guerre, c'est ce repos de la nature et des hommes, ce calme universel d'un pays meurtri qui répare ses forces dans le sommeil, oubliant la récolte perdue, pour préparer les moissons à venir!...

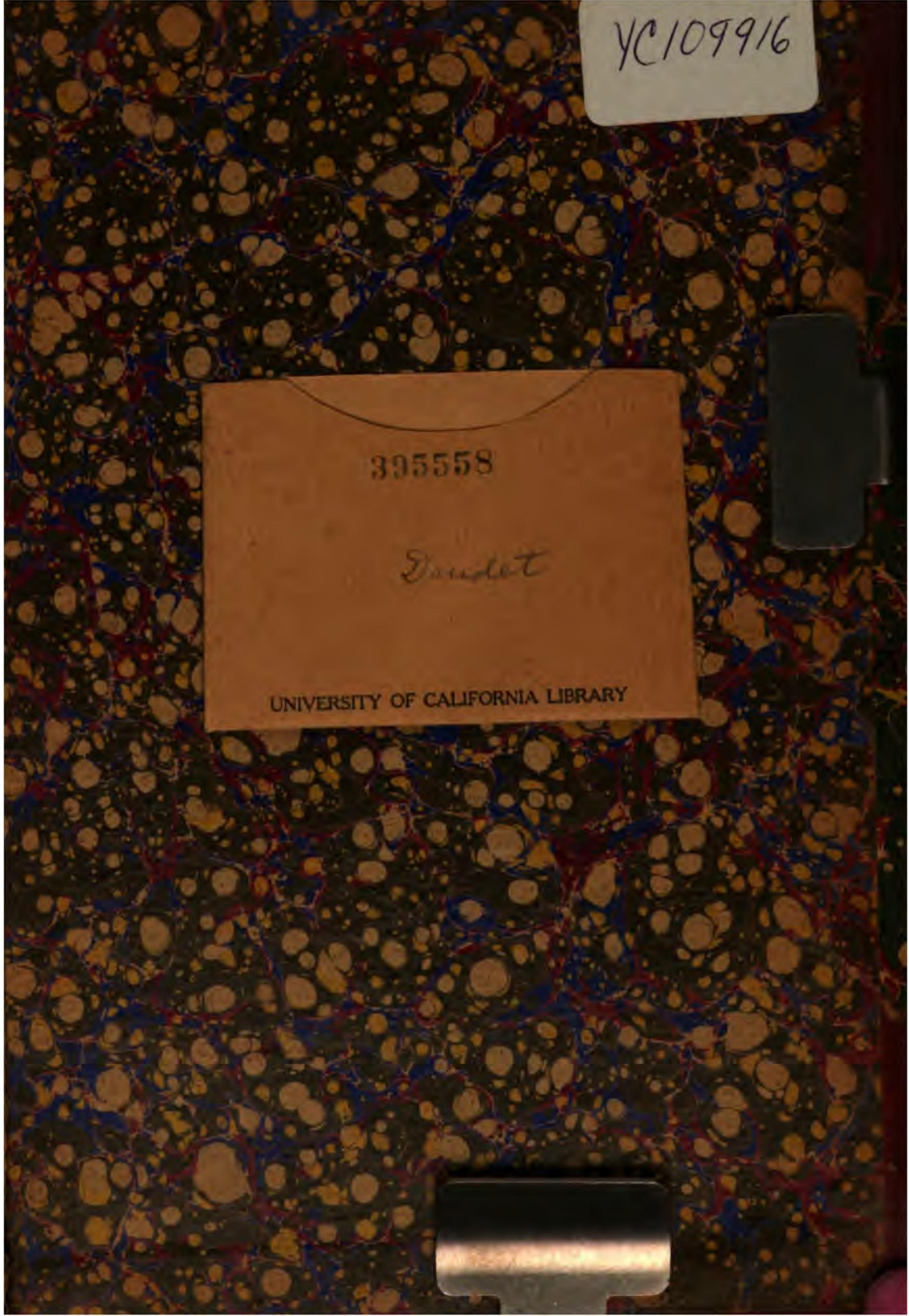




Oubliant la récolte perdue pour préparer les moissons à venir.

PARIS. — IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus, 9




YC109916
395558
Daudet
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

